

FORTE-SPADA

L'AVENTURIER,

DRAME EN CINQ ACTES,

PAR M. FÉLICIEN MALLEFILLE,

REPRÉSENTÉ A PARIS POUR LA PREMIÈRE FOIS AU THÉATRE DE LA GAITÉ, LE MERCREDI 15 JANVIER 1845

PERSONNAGES.	*ACTEURS.*	*PERSONNAGES.*	*ACTEURS.*
FRANCESCO DE BATTIFOGLIO, COMTE DE POPPI	M. FLEURET.	BARTOLOMEO, ouvrier	M. PRADIER.
GALEAS, } Fils de Gina Landi	M. DESHAYES.	ROMAGNOL	M. AMELINE.
MICAEL, } Fils de Gina Landi	M. SURVILLE.	UN DEPUTÉ	M. EDOUARD.
LIONE FORTE-SPADA, Capitaine de Condottieri	M. DELAISTRE.	ANDREA, fille de Francesco	Mme C. ROUSSET.
		GINA LANDI, marchande de laine	Mme ABIT.
		DONATA, suivante d'Andréa	Mme GAUTHIER.

CONDOTTIERI, SOLDATS, OUVRIERS.

La scène se passe en Italie, en 1445.

ACTE PREMIER.

La salle basse d'un palais du quinzième siècle. Au fond, grande porte entre deux fenêtres à vitraux, deux portes latérales; table, fauteuils et chaises en chêne sculpté. Armes de toute sortes pendues aux murs.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE COMTE, *assis dans un grand fauteuil,* ANDRÉA, *assise près de lui sur un escabeau, tenant un livre ouvert.*

ANDRÉA, *lisant.*

« Par moi l'on va dans la cité dolente...
« Par moi l'on va dans la douleur éternelle ..
« Par moi l'on va chez la race damnée...
« Quittez toute espérance, ô vous qui entrez. »
(*Fermant le livre.*) O mon père! que cette poésie est triste!

LE COMTE. Triste comme la réalité, ma fille. Ce terrible Dante n'a rien inventé; il n'a fait que reproduire les actions, les pensées, les sentiments de son époque; et le sombre tableau, tracé par sa main, s'est

trouvé être non-seulement l'image du présent, mais encore le miroir de l'avenir. Un siècle s'est écoulé, et toujours en proie aux dissensions civiles et aux invasions étrangères, bouleversée par d'incessantes vicissitudes, chaque jour tremblante entre la tyrannie de la veille et la révolte du lendemain, la tête pleine de perfidies et les mains teintes de sang, l'Italie est encore la même, seulement un peu plus exercée au mal par l'expérience et plus abâtardie par la vieillesse. (*Il se lève*) Quel temps et quel pays! rien de fort. rien de juste, rien de consacré : partout le trouble, l'incertitude et l'accident. L'existence des choses et la vie des hommes se balancent au gré du vent, sur un sol mobile, et le temps manque même aux ruines. Ce n'est plus la vertu qui illustre, ce n'est plus la naissance qui commande. Après un triomphe éphémère, la gloire, sœur du crime, rentre avec lui dans les ténèbres, et le pouvoir est vassal de l'émeute. L'aigle impériale n'ose plus ouvrir aux raffales de nos tempêtes ses ailes mutilées par la victoire, et la papauté traîne d'exil en exil sa tiare deshonorée. Après une lutte séculaire, ces deux géants, l'Église et l'Empire, vaincus l'un par l'autre, ont cédé leur héritage à une nnée de nains turbulents. L'aventure est la reine de ce pays et le hasard en est le Dieu. Les Visconti règnent à Milan par droit de trahison. Sforza, un condottiere, devenu prince souverain, force le Saint-Père, dont il tient les provinces, en dépit de Pierre et de Paul, à le nommer gonfalonnier de l'Église. C'est un marchand qui gouverne Florence avec son aune, comme si c'était un sceptre, et qui m'a pris à moi, comte par la grâce de Dieu, Rassina, Bibienna, Prato-Vecchio, Romena, Poppi, tout le Casentino, tous les états possédés depuis quatre cents ans par ma famille, de façon que je sois obligé de vivre ici, comme un simple bourgeois de Bologne, sans autres gardes que des domestiques gagés.

ANDRÉA. Mon père, je vous en supplie, écartez ces tristes pensées.

LE COMTE. Je ne le puis. Le fantôme de ma grandeur passée se dresse partout devant moi, et ne laisse pas à ma misère la ressource de la résignation.

ANDRÉA. Au lieu de lever les yeux vers les sommets dont nous sommes descendus, mon père, abaissons-les vers l'abîme où nous pouvions tomber, et nous nous trouverons moins à plaindre. Les souverains dépossédés, en même temps que leur puissance, perdent souvent famille, richesses, existence même. Plus heureux, nous avons conservé, moi, un père pour me protéger, vous, une fille pour vous vénérer et vous chérir.

LE COMTE. Si je souffre, mon enfant, c'est moins pour moi qui, vieux déjà, n'ai plus une longue carrière à fournir, que pour vous, dont je vois l'avenir si étrangement compromis. Hélas! où est le temps où votre sœur aînée trouvait dans sa corbeille de noces une couronne souveraine?

ANDRÉA. Eh! qu'importe, mon père? Dieu a permis que les petits s'aimassent comme les grands, et nous savons que le bonheur ne se mesure pas à la puissance. Ne croyez-vous pas que je puisse être aimée pour moi-même?

LE COMTE. Vous êtes belle et bonne, Andréa, et, pour ne pas vous aimer, il faudrait avoir un cœur de pierre.

ANDRÉA. Alors, je serai heureuse.

LE COMTE. Heureuse!

ANDRÉA. Sans doute : avoir un père, un mari, des enfants qui vous aiment, n'est-ce pas là la plus belle destinée que puisse rêver une femme?

LE COMTE. Une femme, oui; une princesse, non. Noblesse oblige, Andréa : engagé par le passé vis-à-vis de l'avenir, je dois à mes ancêtres compte de mes descendants, et j'aime mieux ma race éteinte que dégénérée.

ANDRÉA. Ainsi, victime à la fois des grandeurs et des revers de ma famille, je dois renoncer au bonheur d'être épouse, d'être mère?

LE COMTE. A moins que la fortune, un jour plus propice, ne vous offre une alliance digne de vous, digne de moi.

ANDRÉA. Mais, mon père...

LE COMTE. Ma fille, plus un mot là-dessus. Vous épouserez un prince ou vous vous consacrerez à Dieu. Le trône ou l'autel, pas de milieu. Telle est ma volonté.

ANDRÉA, *à part*. Et sa volonté est inflexible, hélas!

Entre Lione.

LE COMTE. Un étranger! Andréa, rentrez dans votre appartement.

ANDRÉA. J'obéis, mon père. (*A part.*) Pourquoi suis-je princesse!

Elle sort à droite.

SCÈNE II

LE COMTE, LIONE.

LIONE. C'est à monseigneur le comte de Poppi que j'ai l'honneur de parler?

LE COMTE. Oui, monsieur; et vous, qui êtes-vous?

LIONE. Question profonde, monseigneur, et je ne saurais trop comment la résoudre, si je me l'adressais à moi-même.

LE COMTE. Comment vous nommez-vous enfin?

LIONE. Lione Forte-Spada, pour vous servir.

LE COMTE. Que voulez-vous?

LIONE. Vous rendre un service et vous en demander un.

LE COMTE. Quel service pouvez-vous me rendre?

LIONE. Si vous le permettez, je vous parlerai d'abord de l'autre, de celui que j'ai à vous demander : j'aime à procéder avec ordre.

LE COMTE. Soit. De quoi s'agit-il?

LIONE. Je désire entrer au service de monseigneur le prince Annibale Bentivoglio, gouverneur de Bologne.

LE COMTE. En quelle qualité?

LIONE. En ma qualité de capitaine : je commande une compagnie de condottieri.

LE COMTE. Le prince Bentivoglio n'a pas besoin de vos services.

LIONE. Pardonnez-moi, monseigneur; son Excellence n'est en position de mépriser ni de repousser les services de personne. Bologne est, vous le savez, divisée en deux factious rivales et presque également puissantes, celle des Bentivogli, dont monseigneur Annibale est le chef, et celle des Canneschi, qui obéit à monseigneur Batista. Monseigneur Annibale a épousé la cousine de monseigneur Batista, mais cela ne fait rien : parce qu'on est parent, ce n'est pas une raison pour être amis. Monseigneur Batista voudrait bien prendre la place de monseigneur Annibale dans le gouvernement de Bologne. Ote-toi de là que je m'y mette, c'est là le fond de l'histoire et le secret de la politique. Pour deux partis qui se balancent, aucune force n'est à négliger. Tout ce qui profite à l'un nuit doublement à l'autre. Or, je mène régulièrement à ma suite cent hommes, bien armés, très-aguerris et fort résolus, et je traîne au besoin une queue formidable de gens sans feu ni lieu, sans foi ni loi, qui sortent de terre les jours d'émeute comme les crapauds les jours de pluie. Ne pouvant rester sans emploi, si l'on ne m'admet pas dans les rangs des gouvernants, je me jetterai dans les bras des mécontents, selon l'habitude, et il serait peut-être imprudent de grossir leurs rangs d'une bande comme la mienne commandée par un homme comme moi.

LE COMTE. Son excellence n'a rien à redouter, entourée comme elle l'est de soldats dévoués.

LIONE. Ce dévouement vous paraîtrait, comme à moi, monseigneur, quelque peu problématique, si vous saviez, comme moi, que hier, pas plus tard, le prince a renvoyé de son service, d'abord, ensuite de la ville, un capitaine et sa compagnie, parce qu'ils étaient vendus à ses ennemis mortels, les Canneschi. Vous êtes l'ami et le conseiller de monseigneur Annibale : si vous vouliez nous servir d'intermédiaire, vous nous rendriez service à tous deux. Il y gagnerait un bon serviteur, j'y gagnerais une bonne place.

LE COMTE. Mais pourquoi m'employerais-je, moi, en votre faveur? Quel droit avez-vous à cette protection que vous me demandez?

LIONE. Le service que j'ai à vous rendre, et auquel j'arrive.

LE COMTE. Je vous écoute.

LIONE. N'ayant depuis quelque temps rien à faire, je rôde la nuit dans les rues de Bologne. La nuit est l'heure des secrets; les secrets sont des trésors, les secrets sont la fortune des gens qui n'en ont pas. J'en cherche toujours et j'en trouve quelquefois : cette nuit j'en ai trouvé un.

LE COMTE. Lequel?

LIONE. J'ai vu un homme qui escaladait un balcon et auquel on ouvrait une porte.

LE COMTE. Où cela?

LIONE, *levant la main en haut, à droite.* Ici.

LE COMTE. Dans l'appartement?...

LIONE. Qu'habite votre fille, oui, monseigneur.

LE COMTE. Vous mentez!

LIONE. Comme il vous plaira.

LE COMTE. Avez-vous pensé quelle chose odieuse c'était de venir accuser une fille devant son père? avez-vous pensé quelle hardiesse il y avait à porter les mains sur l'honneur des grandes maisons?

LIONE. Monseigneur, je pense toujours à tout.

LE COMTE. Alors vous êtes un impudent coquin.

LIONE. Rendez donc service aux gens en leur disant la vérité! Voilà la récompense. Serviteur, monseigneur.

Il s'éloigne.

LE COMTE. A quelle heure dites-vous que cela s'est passé?

LIONE. A onze heures.

LE COMTE. Ce n'est pas possible.

LIONE. C'est ce que je me disais en le voyant.

LE COMTE. Qui a ouvert cette porte?

LIONE. Une femme.

LE COMTE. L'avez-vous reconnue?

LIONE. Non, monseigneur.

LE COMTE. Ce n'est pas ma fille, ce ne pouvait pas être elle; j'en étais sûr.

LIONE. Qui donc alors?

LE COMTE. Sa suivante, Donata.

LIONE. Il vaut mieux le croire.

LE COMTE. Je vais vous en convaincre.

LIONE. Comment?

LE COMTE. En l'interrogeant, en la démasquant devant vous

LIONE. Elle niera : les femmes nient toujours : Vous la chasserez, elle se posera en victime, et pour se disculper, calomniera, si elle est coupable, ou si elle est innocente, dira la vérité. De toutes les manières, il en retombera quelque chose sur l'honneur de votre fille, qui est le vôtre, en attendant qu'il devienne celui d'un mari. Car c'est un fait curieux que l'honneur des femmes s'accroche toujours à celui de quelqu'un, comme s'il ne pouvait pas marcher tout seul.

LE COMTE. Que faire alors?

LIONE. Vous débarrasser de l'homme. Quelle que soit sa complice, il n'en doit pas être moins criminel à vos yeux, d'avoir osé compromettre votre illustre maison, et pour une telle insolence, la mort n'est pas de trop.

LE COMTE. La mort?

LIONE. C'est le meilleur, c'est le seul moyen de terminer convenablement cette affaire. Pas de fatuité à craindre, pas de confidence possible de la part du jeune homme. Quant à la femme, vous reconnaîtrez sa faute à ses larmes, et vous aviserez sans interrogatoire, sans commentaires, sans bruit.

LE COMTE. Un meurtre sans preuves! c'est grave.

LIONE. Bah! dans cette bonne et joyeuse Italie, on n'y regarde pas de si près. Un homme de plus ou de moins, qu'est-ce que cela fait? il en reste toujours assez, puisqu'il n'y a jamais de pain pour tout le monde. D'ailleurs vous n'aurez rien à risquer : vous n'aurez pas même à vous en mêler.

LE COMTE. Comment cela?

LIONE. Si vous le voulez, je me chargerai de tout.

LE COMTE. Vous!

LIONE. Sans doute. Ne vous ai-je pas, en commençant, offert un échange de services? Faites mes affaires, je ferai les vôtres.

LE COMTE. Et vous me garderez le secret?

LIONE. C'est mon état. Et d'ailleurs mon intérêt vous répond de ma discrétion. Je n'aurai obtenu mon emploi qu'en obtenant vos bonnes grâces : je ne saurais conserver l'un sans conserver les autres.

LE COMTE. C'est bien : je vais de ce pas chez le prince Bentivoglio.

LIONE. Vous pouvez en toute sûreté de conscience lui répondre de moi, monseigneur. A la manière dont je veille sur l'honneur des familles, on voit que je suis honnête homme.

LE COMTE. Holà, Tomasso, Benedetto, Cambi! (*Entrent plusieurs domestiques.*) Prenez vos boucliers et suivez-moi.

Ils prennent leurs boucliers suspendus à la muraille.

LIONE. Monseigneur, voulez-vous me permettre de vous attendre ici?

LE COMTE. Je vous en prie.

LIONE. Que tous les saints vous soient en aide, monseigneur. (*Le Comte sort.*) Va, marche, réussis, aveugle instrument de ma volonté! travaille, sans t'en douter, à la réalisation de mes terribles desseins. Il ne t'est pas donné plus qu'à un autre mortel de descendre du regard seulement dans la profondeur de mes pensées. Mon âme est un abîme que j'ai recouvert de l'impénétrable manteau de la folie. Jusqu'à ce que j'aie déchiré le voile, nul ne soupçonnera un seul instant ce qu'il y a dessous. Quel étonnement, quelle épouvante alors! Mais en attendant... Quelqu'un! Vite, reprends ton masque, formidable bouffon, et continue ton rôle. Deux beaux jeunes gens, ma foi! et qui figureraient bien dans ma compagnie.

SCÈNE III.

LIONE, MICAEL, GALÉAS.

LIONE. Salut! mes cavaliers.

Galéas s'incline sans répondre.

MICAEL. Seigneur étranger, salut!

LIONE. Puis-je savoir à quel signe vous me reconnaissez pour étranger?

MICAEL. Mais à votre air et à vos habits.

LIONE. Il me semblait au contraire que je devais passer partout pour un enfant du pays. Grâce à la vie errante que je mène depuis vingt ans, j'ai pris un peu des mœurs, des modes, des physionomies de toutes les nations; et si j'ai une prétention, c'est d'être le concitoyen de tout le monde. Il n'est peut-être pas un état de l'Italie pour et contre lequel je n'aie pas tiré l'épée.

MICAEL. Et aujourd'hui vous êtes au service du prince?

LIONE. Peut-être. Et vous mes jeunes maîtres, vous êtes militaires?

MICAEL. Non.

LIONE. Vous m'étonnez. Avec cette encolure martiale et cette hardiesse de regards, comment peut-on faire autre chose que la guerre?

MICAEL. On fait ce qu'on peut, non ce qu'on veut.

LIONE. Il vous suffirait de vouloir, et je connais des capitaines, le capitaine Forte-Spada, par exemple, qui ne demanderaient pas mieux que d'enrôler dans sa compagnie deux lurons de votre espèce.

MICAEL. Vous connaissez le capitaine Forte-Spada?

LIONE. C'est moi.

MICAEL. Je ne veux pas vous flatter; mais

vous êtes fameux parmi tous les chefs de condottieri.

LIONE. Eh bien, puisque le nom vous convient, croyez-moi, suivez la bannière. Il n'est pas sous le ciel un métier plus commode, ni un état plus triomphant que celui de condottiere. Le condottiere, mon cher ami, c'est l'homme par excellence. Il n'obéit qu'à son capitaine et commande au reste des hommes. Il ne connaît de lois que son bon plaisir. Il porte la fortune dans le fourreau de son épée. Ses domaines n'ont d'autres bornes que l'horizon toujours changeant de sa vie journalière. L'Italie tout entière lui appartient. Le parfum des fleurs, l'or du marchand, la beauté des femmes, la joyeuse ivresse des vins généreux, tout est à lui, pourvu qu'il ose le prendre. Oser, user, abuser, voilà en trois mots toute son existence. Et je ne parle pas des favorisés, de ceux qui attrappent une couronne au jeu chanceux des batailles, des Piccinino, des Sforza, des Fortebraccio. Je vous parle des simples aventuriers, des pauvres capitaines comme moi, des honnêtes gens qui font tout doucement leur chemin dans le monde, sans aller sur les brisées de personne.

MICAEL. Qu'en dis-tu, mon frère?

GALÉAS. Moi, Micaël, je conçois que l'on se fasse soldat, mais non bandit.

LIONE. Qu'appelez-vous soldat, jeune homme, et qu'appelez-vous bandit?

GALÉAS. Celui qui met sa foi en Dieu et son bonheur dans la gloire, qui soutient le faible contre le fort, et se bat pour l'opprimé contre l'oppresseur; qui fait son drapeau de sa conscience, et de son épée une main de justice; qui marche calme aux mêlées, s'y promène sanglant et en sort pur; qui vit en héros et meurt en martyr, voilà celui que j'appelle un soldat! Celui qui cherche son bien dans la destruction d'autrui; celui qui vend son courage comme une marchandise, qui accomplit, pour de l'argent, l'œuvre terrible du carnage, et tue des hommes à tant par tête; celui qui frappe la victime à terre et fuit l'ennemi debout; celui qui vient sur les champs de bataille, attiré, non, comme l'aigle, par l'espoir du combat, mais, comme le vautour, par l'odeur des cadavres; celui qui mange le pain de l'orphelin et boit les larmes de la veuve; je dis que tous ceux-là, monsieur, sont des bandits infâmes qui déshonorent la guerre en la faisant.

LIONE. Voilà un beau discours, jeune homme. Mais permettez-moi une question : quel est votre état?

GALÉAS. Marchand.

LIONE. Alors permettez-moi un conseil : restez marchand. Avec vos idées, vous ne feriez pas fortune dans la carrière militaire.

GALÉAS. Je ne suis disposé à recevoir de leçon de personne, monsieur, et de vous moins que de tout autre.

LIONE. Deux provocations coup sur coup! c'est tentant. Souffrez cependant que je n'en accepte aucune. Je n'en suis plus à faire mes preuves et j'aime mieux gagner un ami (*il montre Micaël*) que combattre un inconnu. Voyons, mon jeune maître, me trompé-je en supposant que vous me saurez gré de ma modération envers votre frère?

MICAEL. Non, ma foi, capitaine, et vous me convenez à ce point que, si vous le voulez...

LIONE. Eh bien?

MICAEL. Je suis votre homme.

LIONE. A la bonne heure! touchez là, mon camarade.

Ils se serrent la main.

GALÉAS, *vivement*. Tu te ferais condottiere!

MICAEL. Pourquoi pas? tu peux, si bon te semble, rester toute ta vie fabricant de laine et fermier du comte Poppi : pour moi, je me sens plus de goût à manier l'épée du soldat que le métier du cardeur, et je préfère l'aventure à la servitude. Le sort en est jeté : je ferai la guerre.

GALÉAS. Et notre mère? tu ne penses donc pas au chagrin que tu vas lui causer en l'abandonnant?

MICAEL, *amèrement*. Notre mère! Est-ce que tu ne lui resteras pas, toi?

GALÉAS. Si, mon frère. Mais...

MICAEL. Mais, mon frère, aucun de nous n'a, si je ne me trompe, autorité sur l'autre, et chacun a le droit de vivre à sa guise. Veuille donc respecter ma liberté comme je respecte la tienne. Capitaine, si vous voulez me suivre, nous irons conclure et signer notre engagement.

LIONE. Volontiers, et nous viderons une bouteille de vin de Chypre à la santé de votre fortune.

Ils sortent à gauche.

SCÈNE IV.

GALÉAS, *seul*.

De quelle secrète passion mon frère est-il donc tourmenté? Il laisse éclater dans ses paroles et jusque dans ses regards je ne sais quelle irritation inquiète et farouche. Je voudrais connaître son mal. Je tâcherais de le guérir, ou du moins de le consoler. O vanité du cœur! Est-ce que je ne souffre pas comme lui? Est-ce que je n'aurais pas, autant que lui, besoin de soulagement et de conso-

lation? Tous les fruits, hélas! ont leur ver, et tous les cœurs leur vautour qui les ronge.

SCÈNE V.

GALÉAS, ANDRÉA.

ANDRÉA. Vous m'avez fait demander, maître Galéas, me voici.

GALÉAS. Excusez-moi, madame, d'avoir osé prendre cette liberté. Nous sommes aujourd'hui le vingt-cinq, et c'est le vingt-cinq que nous avons coutume de remettre à monseigneur votre père les comptes de la fabrique dont il nous a confié l'exploitation. Comme monseigneur était sorti, j'ai pensé que vous auriez la bonté de recevoir mes comptes à sa place.

Il lui présente des papiers.

ANDRÉA, *prenant les papiers.* Je vous remercie : je les remettrai à mon père. Moi, je n'y connais rien. Et maman Gina, comment se porte-t-elle?

GALÉAS. Bien, madame; vous nous faites bien de l'honneur en vous souvenant d'elle.

ANDRÉA. C'est bien le moins que je lui témoigne un peu de reconnaissance pour la bonne affection dont elle m'a donné tant de preuves. Quand mon père voyage, n'est-ce pas à elle qu'il me confie, comme à une mère? Et ne m'en témoigne-t-elle pas toute la sollicitude, tout le dévouement? Moi, je me regarde comme sa fille.

GALÉAS. Madame!

ANDRÉA. Dites-moi, que pourrais-je bien faire pour elle? Quel présent lui serait agréable?

GALÉAS. Aucun, madame, ne lui fera autant de plaisir que vos bonnes paroles.

ANDRÉA. Mais n'a-t-elle besoin de rien?

GALÉAS. De rien. Dieu bénit nos travaux.

ANDRÉA. Ainsi elle est heureuse, cette chère Gina?

GALÉAS. Chaque soir, en nous embrassant, elle le dit.

ANDRÉA. Le fait est qu'elle doit être fière de ses enfants.

GALÉAS. J'ose dire que, mon frère et moi, nous sommes d'honnêtes gens.

ANDRÉA. Et vous aussi, vous aimez bien votre mère, n'est-ce pas?

GALÉAS. Je la révère et je l'adore, madame. Ma mère a tout fait pour nous : elle nous a nourris, élevés, instruits. Corps, esprit, cœur, elle nous a tout donné. Quand nous étions malades, usant sa vie pour sauver la nôtre et rachetant nos jours avec les siens; quand nous étions tristes, prenant notre chagrin pour nous donner sa joie, essuyant nos larmes sous des baisers; elle a été pour nous un ange gardien, visible à toutes les heures du jour, présent à toutes les heures de la nuit, une providence familière à qui l'on parle, comme on pense à l'autre, qui vous endort avec un sourire et vous éveille avec une caresse. Oh! ma mère!

ANDRÉA. J'aime vous entendre parler ainsi.

GALÉAS. Je dis ce que je sens, madame, et je vous ouvre mon âme comme à une sœur : pardonnez-moi.

ANDRÉA. Alors, vous êtes heureux aussi?

GALÉAS, *tristement.* Je devrais l'être!

ANDRÉA. Qui peut donc vous en empêcher?

GALÉAS. Ce qui m'en empêche, madame, c'est que..... Mais non : ce sont des folies, et je ne dois pas vous les dire. J'ai déjà peut-être abusé de votre bonté.

ANDRÉA. Vous m'avez dit tout à l'heure, que vous me parliez comme à votre sœur : et je la suis presque, vous savez. Continuez à m'ouvrir votre âme. Une belle âme, on n'y peut rien lire de mauvais. Qu'est-ce qui vous tourmente?

GALÉAS. Je vous ai dit, madame, comment j'aimais ma mère. J'aime aussi beaucoup mon frère. Eh bien, ces affections si profondes et si fortes ne remplissent pas mon cœur.

ANDRÉA. En vérité?

GALÉAS. Non, madame, j'ai envie, j'ai besoin d'autre chose; d'une chose que je n'aurai jamais.

ANDRÉA. Que pouvez-vous désirer? Des richesses?

GALÉAS. J'ai plus qu'il ne me faut.

ANDRÉA. Des honneurs, alors?

GALÉAS. Si le sort m'avait attelé au joug brillant de la puissance, j'en aurais supporté le poids sans me plaindre; mais le rechercher, Dieu m'en garde!

ANDRÉA. Quel est donc l'objet de votre préoccupation?

GALÉAS. N'y a-t-il pas une passion aussi âpre que la cupidité, aussi fougueuse que l'ambition, plus dévorante que toutes deux? N'y a-t-il pas l'amour?

ANDRÉA. Vous aimez?

GALÉAS. Oui, madame, et c'est là mon malheur.

ANDRÉA. En quoi un malheur? Ne seriez-vous pas aimé?

GALÉAS. Je ne peux pas l'être, madame.

ANDRÉA. Quelle idée! Je parierais, moi, qu'il y a bien des jeunes filles qui seraient enchantées d'épouser maître Galéas Landi.

GALÉAS. Les femmes qui pourraient m'aimer, je ne les aime pas, et j'aime une femme qui ne peut pas m'aimer.

ANDRÉA. Pourquoi cela ?

GALÉAS. Parce que... Tenez, madame, ma mère a cru bien agir, et je la bénis de cela comme du reste : mais elle m'a fait un présent funeste. Elle m'a donné à moi, simple marchand, l'éducation d'un gentilhomme. Dans les temps de trouble où nous vivons, dit-elle, au milieu des révolutions qui, tous les jours, remettent en question toutes les existences, il faut qu'un homme soit prêt à tous les événements, et propre à tous les rôles. Cela a mal tourné pour moi : pendant que mes idées changeaient, ma condition restait la même. Maintenant mes désirs sont au-dessus de mon état, et, s'élançant en vain vers un idéal sublime, qu'il lui est à jamais interdit d'atteindre, mon imagination se débat emprisonnée dans une réalité trop étroite, comme un aigle dans une cage.

ANDRÉA. Il ne faut pas désespérer ainsi.

GALÉAS. Ne pas désespérer ! vous ne savez pas que ma vie est perdue !

ANDRÉA. Perdue !

GALÉAS. Oui, madame. Je ne peux vivre sans aimer, et je ne peux aimer qu'une femme, celle que j'aime. Et cette femme est éloignée de moi comme le ciel l'est de la terre. Cette femme illustre autant que charmante, noble par le nom, hélas ! ainsi que par l'âme ; cette femme que Dieu fit à la fois reine par la beauté, et princesse par la naissance, cette femme que j'ose aimer, moi, pauvre inconnu, moi Galéas, le marchand de laine ; cette femme... oh ! vous allez rire quand je vous dirai cela... cette femme-là, madame...

ANDRÉA, *l'interrompant vivement.* N'achevez pas, Galéas ! je ne veux pas savoir votre secret.

GALÉAS, *avec amertume.* Vous voyez bien.

ANDRÉA. Une jeune fille ne doit pas écouter de pareilles confidences. Mais si j'étais à votre place, que je portasse un pareil amour dans le cœur, que je fusse comme vous un homme jeune, intelligent, fort et hardi..... Oh ! ne me dites pas que le courage vous manque, je vous ai vu, pour moi, combattre et vaincre seul trois bandits à la fois... Si j'étais à votre place, dis-je, je me ferais soldat, je me battrais dix ans, s'il le fallait, et je deviendrais prince ! Cela est difficile, me répondrez-vous? Cela n'est pas impossible Piccinino, Ciarpellone, Sforza et tant d'autres y sont parvenus, et l'amour ne les conduisait pas ! Et s'il vous faut un autre exemple, rappelez-vous qu'au temps de sa puissance, mon père a donné sa fille aînée en mariage à Nicolo Fortebraccio, un aventurier devenu souverain. Adieu !

Elle sort vivement par la porte latérale de droite.

SCÈNE VI.

MICAEL, GALÉAS.

MICAEL. Galéas !

GALÉAS, *sortant comme d'un rêve.* Qui m'appelle ?

MICAEL. Pourquoi madame Andréa s'enfuit-elle ?

GALÉAS. S'enfuir ! madame Andréa. Je ne te comprends pas.

MICAEL. N'est-ce pas elle qui sort d'ici?

GALÉAS. Je crois que oui.

MICAEL. Lui as-tu parlé ?

GALÉAS. Oui.

MICAEL. Que t'a-t-elle dit ?

GALÉAS. Rien.

MICAEL. Comment, rien !

GALÉAS. Rien, que d'insignifiant.

MICAEL. Où vas-tu ?

GALÉAS. Je n'en sais rien... je cherche le capitaine.

MICAEL. Le capitaine ! il me suivait. Le voici.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, LIONE.

GALÉAS. Capitaine, voulez-vous me pardonner ma violence de tout à l'heure ? J'avais tort : j'étais fou.

LIONE. C'est déjà oublié : n'en parlons plus. Je suis enchanté que vous veuillez être de mes amis.

GALÉAS. Pas de vos amis, seulement, capitaine, mais de vos soldats, si vous le voulez.

LIONE. J'étais bien sûr que vous me reviendriez.

MICAEL. Toi, Galéas, te faire condottiere !

GALÉAS. Pourquoi pas, comme toi ?

MICAEL. Mais tout à l'heure tu déclamais si fort contre le métier !

GALÉAS. J'ai réfléchi : j'ai reconnu mon erreur.

MICAEL. Et notre mère ! as-tu pensé au chagrin que tu lui causerais en l'abandonnant ?

Galéas se cache la figure dans les mains sans répondre.

LIONE, *lui frappant sur l'épaule.* Eh bien ! jeune homme, nous faiblissons déjà.

GALÉAS, *relevant la tête.* Non, capitaine, et je suis à vous, si vous voulez me promettre quelque chose.

LIONE. Quoi donc ?

GALÉAS. Beaucoup de danger qui mène à beaucoup de gloire.

LIONE. Il ne dépendra pas de moi que

vous ne trouviez sur votre route un trône ou un cercueil.

GALÉAS. C'est ce qu'il me faut.

MICAEL, *à part*. Ce changement subit! ce trouble en quittant madame Andréa!... ils s'aiment! je m'en doutais!

SCENE VIII.

LIONE, MICAEL, GALÉAS, LE COMTE, DONATA.

LE COMTE, *tenant un parchemin*. Capitaine, voilà votre brevet : j'ai tenu ma parole.

LIONE, *le prenant*. Je tiendrai la mienne.

Ils parlent à voix basse.

DONATA, *bas à Micaël*. T'attendrai-je ici ce soir?

MICAEL, *de même*. Non : c'est moi qui t'attendrai dans notre maison du faubourg, à neuf heures. Viens et n'oublie pas la clef du balcon.

DONATA, *de même*. Du balcon d'ici?

MICAEL, *de même*. Oui.

LE COMTE, *haut*. A demain, donc.

LIONE, *de même*. A demain, monseigneur.

MICAEL, *bas à Donata*. A neuf heures!

DONATA, *de même*. A neuf heures!

GALÉAS, *à part*. Aimé d'Andréa! est-ce possible!

Lione salue le Comte et s'éloigne, Micaël prend par le bras Galéas resté dans une immobilité extatique et l'emmène, Donata regarde Micaël d'un air étonné. *La toile tombe.*

ACTE DEUXIÈME.

La salle d'entrée d'une maison bourgeoise. Porte au fond et fenêtres, deux portes latérales, une table servie. Neuf heures du soir.

SCÈNE PREMIÈRE.

GINA, BARTOLOMÉO.

GINA, *debout sur le seuil de la porte du fond*. Personne encore! Je suis inquiète, Bartoloméo.

BARTOLOMÉO, *arrangeant la table*. Vous avez tort, madame.

GINA. J'ai tort d'être inquiète de mes enfants, parce qu'ils ne reviennent pas? J'ai donc tort de les aimer?

BARTOLOMÉO. Comme vous le faites? oui, madame. Certainement on doit aimer ses enfants, mais d'une manière chrétienne et raisonnable. Tandis que vous, ce n'est pas de l'amour, ce n'est pas de la passion, c'est de l'idolâtrie, je ne sais pas quoi enfin. Vous allez, vous venez, vous vous démenez, que ça fait pitié, ma parole d'honneur. Et puis: Tiens! ce sont eux!... Ah! non, ce ne sont pas eux!... Et, mon Dieu! par ci, et, mon Dieu! par là..... Et tout cela, pourquoi? je vous le demande. Parce que les jeunes gens sont en retard de quelques heures. Comme si la moindre chose ne pouvait pas les arrêter un bout de temps. Décidément, madame Gina, vous avez inventé une nouvelle maladie, la fièvre maternelle.

GINA. Il ne faut pas te fâcher, mon brave ami; c'est que, vois-tu, les rues de Bologne ne sont pas sûres, la nuit, et...

Entrent Micaël et Galéas.

SCÈNE II.

LES MÊMES, MICAEL, GALÉAS.

GINA, *courant à eux et les embrassant*. Ah! vous voilà!... vous voilà tous les deux! Dieu soit béni! Il ne vous est rien arrivé de malheureux, ni à l'un ni à l'autre, dites?... non; tant mieux..... Que j'étais inquiète! vous êtes restés bien longtemps. Pourquoi? vraiment, vous vous portez bien tous les deux?... Oh! vous ne savez pas cela, jeunes gens, chacun de vous emporte avec lui la moitié de mon âme. Quand vous êtes loin tous les deux, demandez à Bartoloméo, moi, je suis comme morte.

GALÉAS. Ma bonne mère!...

GINA. Vous devez être bien fatigués?..... je vous ai fait préparer un bon souper... voulez-vous nous mettre à table?

GALÉAS. Merci, ma mère; je n'ai ni faim ni soif. Je n'ai besoin que de repos. Permettez-moi de me retirer.

GINA. Va, mon enfant, va te reposer. Je ne veux pas te faire veiller à cause de moi. Bonsoir.

GALÉAS, *lui baisant la main*. Bonne nuit, ma mère. Que tous les anges du Seigneur veillent sur votre sommeil, et vous envoient de doux rêves!

Il sort à gauche.

SCÈNE III.

LES MÊMES, *moins* GALÉAS.

GINA. Et toi, Micaël?

MICAEL. J'attends, ce soir, un convive.

GINA. C'est bien, nous l'attendrons.

MICAEL. C'est que j'ai besoin de lui parler seul à seul.

GINA. Seul à seul?

MICAEL. Oh! vous pouvez m'accordez cette grâce, ma mère; c'est la dernière que je vous demanderai.

GINA. Qu'as-tu dit? la... Bartoloméo, tu peux te retirer, mon vieil ami, nous n'avons plus besoin de toi pour ce soir.

BARTOLOMÉO. Bonne nuit, madame.

Il sort au fond.

SCÈNE IV.

GINA, MICAEL.

GINA. Micaël, Micaël! dis-moi que j'ai mal entendu. La dernière grâce!

MICAEL. Vous avez bien entendu, ma mère. Demain, je quitterai la maison.

GINA. Demain?

MICAEL. Oui, je me fais soldat.

GINA. Te faire soldat! quitter la maison! Mais pourquoi?

MICAEL. Pour changer d'existence.

GINA. Tu te trouves donc malheureux ici?

MICAEL. Je ne dis pas cela.

GINA. Tu le penses peut-être?

MICAEL. Chacun est le maître de sa pensée.

GINA. Qu'est-ce là, mon Dieu? Mon cœur se déchire à ces effrayantes paroles. Mon fils malheureux! chez moi, près de moi, par moi, peut-être! Qu'ai-je dit? Qu'ai-je fait?... Dis, que t'ai-je fait?

MICAEL. Rien.

GINA. Rien? et toi, tu ne crains pas de me désespérer doublement par ton abandon et par tes reproches. Oui, des reproches! Ton silence en est plein. Parle au moins. De quoi te plains-tu?

MICAEL. Vous devriez savoir que je ne me plains jamais.

GINA. De quoi, de qui pourrais-tu te plaindre ici? Tout le monde ne cherche-t-il pas à te rendre heureux? Tout le monde ne t'aime-t-il pas?

MICAEL. Il y a tant de manières d'aimer!

GINA. S'il y en a plusieurs, à coup sûr, ton frère et moi, nous t'aimons de la meilleure.

MICAEL. Mon frère? Etes-vous certaine de m'aimer comme vous l'aimez?

GINA. Si j'en suis certaine? O mon Dieu! Quel est ce doute? Est-ce que je n'ai pas veillé, prié, souffert, vécu pour toi, comme pour lui? Est-ce que je ne t'ai pas donné mon lait, comme à lui? Est-ce que je ne te donnerais pas mon sang, comme à lui?

MICAEL. Que vous ayez rempli vos devoirs de mère envers l'un aussi bien qu'envers l'autre, je ne veux pas le nier. Mais le cœur, ma mère? le fond du cœur?

GINA. Mon cœur? Mais il vous appartient sans distinction à tous deux et à chacun tout entier; mais vous êtes mon cœur lui-même. Malheureux enfant! comment veux-tu que je le partage? (*Micaël sourit amèrement sans répondre.*) Tu ne me crois pas?

MICAEL. Si, je vous crois, non dans vos paroles, mais dans vos actions. Et vos actions prouvent que vous me préférez Galéas.

GINA. Miséricorde divine! il ose me dire cela!

MICAEL. Oh! je ne vous blâme pas. Ce que vous faisiez, vous aviez probablement raison de le faire. Galéas était sans doute plus beau ou meilleur que moi; il méritait sans doute en quelque chose la préférence dont il était l'objet. Je ne puis pas dire le contraire: car on se connaît mal soi-même, et je ne me connaissais pas du tout à l'époque où cela a commencé. Elle ne date pas d'hier, la différence que l'on a mise entre nous, elle date de notre enfance. Quand par hasard un étranger... oh! cela, je me le rappelle fort bien, je me le rappellerai toujours..... quand un étranger nous considérait avec attention, vous, ma mère, vous teniez vos yeux fixés sur Galéas, pâle, inquiète, palpitante, tandis que pour moi vous n'aviez ni une pensée ni un regard. Vous le rappelez-vous?

GINA. Et quand cela serait vrai, qui te dit qu'il n'y avait pas sur la tête de Galéas un danger qui ne menaçait pas la tienne?

MICAEL. Quel danger pouvait exister pour lui, n'existant pour moi?

GINA. Je ne puis ni ne dois te répondre.

MICAEL. Et depuis, vous avez donné à Galéas une éducation de gentilhomme, tandis qu'on m'élevait en artisan. Est-ce vrai?

GINA. Et quand ce le serait encore, qui te dit que vous n'êtes pas appelés à des destinées différentes?

MICAEL. Quel droit a-t-il que je n'aie aussi? sommes-nous nés, lui pour commander, et moi pour obéir, et le même sang ne coule-t-il pas dans nos veines?

GINA. Je ne puis ni ne dois te répondre.

MICAEL. Je m'attendais bien à cela.

GINA. Sache seulement qu'il est parfois dans les familles des mystères terribles où l'œil de Dieu doit seul descendre, et que les enfants sont impies qui demandent à leurs

parents le secret de leurs actions. Je croyais d'ailleurs t'avoir montré assez d'affection pour avoir droit à ta confiance.

MICAEL. De l'affection, vous et les autres qui prenaient exemple sur vous, vous nous en avez certes montré à tous deux; seulement, pour Galéas, elle ressemblait à l'adoration, et pour moi, à la pitié, la pitié, sœur du mépris! Or, je n'accepte que l'amour, non la pitié, que la haine, non le mépris. C'est pour cela que je quitte cette maison. Je me ferai moi-même une existence. Bonne ou mauvaise, peu m'importe, pourvu que je ne la doive à personne. Je me sens de force à porter fièrement la solitude; et, dût la route où je m'élance être semée d'épines et mener à l'abîme, je ne m'arrêterai pas pour chercher un appui, je ne tournerai pas la tête pour demander secours. J'aime mieux les douleurs de l'isolement que l'insolence des comparaisons. Je vous ai dit la vérité en vous disant adieu. L'un explique l'autre. Ce n'est pas ma faute si mon cœur déborde en amères paroles. On l'a goutte à goutte rempli de fiel. Il n'en sort que ce qu'on y a mis.

GINA. Seigneur, mon Dieu! vous me faites cruellement expier les fautes que je puis avoir commises. Mais, si terrible que soit mon châtiment, j'aime mieux être la victime que le bourreau. Il est bien insensé, celui qui brise volontairement les plus saintes affections; mon Dieu! rendez-lui la raison! Il est bien aveugle celui qui porte sur les yeux le bandeau de l'envie: mon Dieu! éclairez-le! Il est bien malheureux celui dont le cœur suffit à cette double monstruosité: la jalousie envers son frère, l'ingratitude envers sa mère: mon Dieu! bénissez-le!

MICAEL. Je vous remercie, ma mère, des vœux que vous adressez au ciel pour moi. J'espère après cela que vous ne me refuserez pas la légère et suprême faveur que je vous ai demandée tout à l'heure.

GINA. Micaël, cette maison a vingt ans abrité ta tête; ce cœur a vingt ans porté ton image; le cœur et la maison te seront toujours ouverts; quand tu voudras y revenir, tu y retrouveras toujours ta place.

MICAEL. Merci encore. Je vais au devant de la personne que j'attends.

GINA. Quelle qu'elle soit, tu lui diras de ma part qu'elle est la bienvenue, et que, si ta mère ne lui fait pas les honneurs de sa maison, c'est que tu as voulu l'y recevoir seul. Va, mon enfant, et reviens en paix; je vais quitter cette salle. (*Micaël sort.*) Il est parti, parti sans verser une larme, sans m'embrasser, sans m'exprimer un regret, sans rétracter aucune de ses horribles paroles, sans rien! Et je ne le verrai peut-être plus! Ah! malheureuse que je suis! j'ai perdu un de mes enfants, oui, perdu. Le corps de Micaël est vivant, mais l'âme de Micaël est morte! Micaël! toi que j'ai tant et si longtemps aimé, Micaël! hélas! je n'ai plus qu'à te pleurer? Ah! pauvre mère! pauvre mère!

Elle éclate en sanglots.

SCÈNE V.

GINA, GALÉAS.

GALÉAS, *à part.* Ma mère! Je n'ose la regarder en face.

GINA, *à part.* Galéas! Il ne faut pas qu'il voie mes larmes.

GALÉAS. Pardon, ma mère; j'ai interrompu votre prière. Je me retire.

GINA. Oui, je priais pour ton frère, et pour toi aussi. Mais toi, Galéas, où allais-tu? Je te croyais endormi.

GALÉAS. Non; je n'ai pu dormir, et je venais causer avec mon frère.

GINA. Ton frère? il est sorti; il va revenir; il veut être seul. Il ne faut pas le troubler. Quand il viendra, nous nous en irons, n'est-ce pas?

GALÉAS. Oui, ma mère.

GINA. Auparavant, un mot. Pourquoi ne pouvais-tu pas dormir? Es-tu malade?

GALÉAS. Non!

GINA. As-tu du chagrin? Tu ne réponds pas? c'est que j'ai dit vrai. Tu as du chagrin. Qu'as-tu?

GALÉAS, *embarrassé.* J'ai...

GINA. Eh bien! achève donc? N'as-tu plus confiance en moi?

GALÉAS. Oh! si, toujours.

GINA. Tu as?...

GALÉAS. J'ai que... pardonnez-moi, ma mère... je vais vous faire une peine horrible.

GINA. Toi? tu vas donc me quitter?

GALÉAS. Oui.

GINA. Lui aussi!

GALÉAS. Quoi! mon frère vous a déjà dit?...

GINA. Rien, ton frère ne m'a rien dit. Que veux-tu qu'il m'ait dit? Et pourquoi me quitter?

GALÉAS. Je me fais soldat.

GINA. Soldat! Mais cela ne me dit pas le motif de ton départ. Tu n'es pas malheureux avec moi, cependant?

GALÉAS. Vous êtes la meilleure des mères, et je suis un ingrat.

GINA. Ne dis pas cela. Cela n'est pas vrai. Il y a quelque secret. (*Galéas garde le silence.*) Tu aimes une femme? (*Galéas se met à fondre en larmes.*) Ne pleure pas.

Pourquoi pleurer? tu vois bien que je ne pleure pas, moi.

Elle se cache la figure dans les mains.

GALÉAS. Ah! misérable que je suis! je vous désole. Moi qui devais consacrer ma vie à vous rendre heureuse, je vous brise le cœur.

GINA, *essuyant ses larmes.* Non, ce n'est rien. S'il faut que tu partes, je te laisserai partir. J'aurai du courage. Tu verras. Sois tranquille.

GALÉAS. Non! je supporterai tout, ma mère, plutôt que de vous abandonner.

GINA. Voyons, voyons. Tu m'as dit que tu aimais une femme. Et elle, t'aime-t-elle?

GALÉAS. Je ne sais pas.

GINA. Certainement, elle t'aime. Est-ce possible qu'on ne t'aime pas, toi? Elle est belle, cela va sans dire, riche, noble peut-être... C'est bien cela, n'est-ce pas? Je ne me trompe pas, vois-tu? Je n'ai pas de l'esprit comme toi, mais mon cœur devine. Et alors, pour la mériter, je veux dire pour l'obtenir, tu veux devenir quelque chose. C'est pour cela que tu veux faire la guerre.

GALÉAS. Ayez pitié de ma folie! J'aime cette femme à donner pour elle mille existences, si je les avais.

GINA. Ce n'est pas une folie. Je comprends cela, je le comprends très-bien. Tu as raison. Tu réussiras. C'est moi qui t'en réponds.

GALÉAS. Quoi! lorsque je viens vous dire que je veux vous quitter, au lieu de me faire les reproches que je mérite, c'est vous qui m'approuvez, qui m'encouragez! O ma mère! O bonté ineffable!

GINA. C'est tout naturel. Je ne vivrai pas toujours.

GALÉAS. Oh! ne me parlez pas de cela, ma mère.

GINA. Il faut que tu aies quelqu'un à aimer à ma place, quand je te manquerai. Tu ne pourrais pas vivre sans un amour. Tu fais bien d'aimer, va : il n'y a que cela de bon dans la vie; et on doit plaindre ceux qui ne peuvent pas aimer. Il faut épouser cette femme-là. Ce sera ma fille. Ecoute : ne pars pas sans me parler.

GALÉAS. Soyez tranquille. Je ne partirai pas sans emporter votre bénédiction.

GINA. C'est bien; je te donnerai une lettre pour quelqu'un qui pourra te protéger. Maintenant, séparons-nous. Tu as épanché ton cœur dans le mien. Cela doit t'avoir soulagé : tu vas pouvoir dormir. Promets-moi de dormir.

GALÉAS. Oui, ma mère. A demain.

Il lui baise les mains, s'éloigne et revient les lui baiser encore.

GINA, *s'en allant.* Bonne nuit, mon enfant.

SCÈNE VI.

MICAEL, DONATA.

Au moment où Gina et Galéas sortent par la porte latérale de gauche, Micaël passe la tête à la porte du fond, entre, va d'abord à la porte de gauche qu'il ferme, ensuite à la table, verse une poudre blanche dans une carafe pleine d'eau; puis retourne au fond.

MICAEL. Entre. Nous sommes seuls. (*Entre Donata, couverte d'un manteau d'homme.*) Assieds-toi là.

DONATA, *debout.* Tu m'as ordonné de venir? J'ai obéi. Mais je tremble. Si ta mère me voyait ici, je mourrais de honte.

MICAEL, *assis.* Elle ne te verra pas.

DONATA, *toujours debout.* Pourquoi m'avoir fait venir dans la maison de ta mère?

MICAEL. Je te le dirai en soupant. Assieds-toi, te dis-je.

DONATA, *s'asseyant.* Je n'ai ni faim ni soif.

MICAEL. Il faut prendre des forces. Nous avons une longue route à faire.

DONATA. Où allons-nous?

MICAEL. Loin d'ici. Je quitte la maison.

Il lui sert à manger et à boire.

DONATA. Pour longtemps?

MICAEL. Pour toujours.

DONATA. Pour toujours?

MICAEL. Oui, comme toi tu viens de quitter la maison du comte.

DONATA. Que veux-dire?

MICAEL. Je n'entends plus que nous soyons, moi, malheureux ici, toi, esclave là-bas. Nous allons vivre ensemble libres et heureux. Ne le veux-tu pas?

DONATA. Tu sais que je veux tout ce que tu veux.

MICAEL. Alors buvons à un avenir meilleur! (*Il se verse une rasade de vin et veut en verser une à Donata, qui refuse.*) Fais-moi raison.

DONATA. Je ne boirai pas de vin.

MICAEL. De l'eau? soit! Tout ce que je demande, c'est que tu boives avec moi. (*Il lui verse de l'eau, Donata boit.*) Vide ton verre, comme moi. Tu sais que cela porte malheur, quand l'un des deux fiancés ne vide pas son verre.

Donata vide son verre.

DONATA. Fiancés, as-tu dit? Ecoute, Micaël; tu exerces sur moi un incroyable empire; ma volonté s'est perdue dans la tienne. Tu m'as amenée à l'oubli de mes devoirs; maintenant tu me pousses à l'oubli de mon honneur. Quittant pour toi la maison du comte, si tu ne m'épouses pas, comme tu me l'as promis, je suis perdue de réputation.

MICAEL. Je tiendrai ma parole, sois tran-

quille. As-tu apporté la clef de la porte du balcon?

DONATA. Oui. Pourquoi?

MICAEL. Où est-elle?

DONATA, *montrant une chaîne qui pend à son cou*. La voilà. Pourquoi m'as-tu dit de l'apporter?

MICAEL. Je te le dirai. Continue.

DONATA. Si tu veux tenir ta parole, il faut que ce soit dès demain.

MICAEL. Demain?

DONATA. Mon père n'est qu'un ouvrier; mais il tient à l'honneur de son nom autant qu'un prince. Et, si tu ne m'épousais pas, il me tuerait et te tuerait aussi.

MICAEL. Bah!

DONATA. Il nous tuerait, te dis-je. Il n'est pas seul; il a des amis déterminés et qui portent le stylet.

MICAEL. N'aie pas d'inquiétude. Il ne sera pas obligé d'employer les stylets de ses amis. Dis-moi donc: je crois que Galéas aime ta maîtresse.

DONATA. Madame Andréa?... C'est singulier. Je me sens la tête alourdie.

MICAEL. Souffres-tu?

DONATA. Non.

MICAEL. C'est le sommeil qui te gagne. Cela te passera en marchant. Crois-tu qu'Andréa l'aime?

DONATA. Qui?

MICAEL. Galéas.

DONATA. Je n'en sais rien... Mon Dieu! quel engourdissement!

MICAEL. Si tu as trop envie de dormir, tu pourras passer la nuit ici.

DONATA, *se levant vivement*. Dans la maison de ta mère!... Non... Je ne... veux pas. (*Elle retombe affaissée sur la chaise.*) Micaël, dis-moi donc pourquoi... tu m'as fait apporter... la clef du balcon... Que veux-tu... en faire?... Tiens!... je ne sais pas... J'ai peur... Je ne veux pas te la donner... La clef... la clef...

Elle s'endort.

MICAEL. La voilà profondément endormie. Elle ne se réveillera que demain. Demain, je viendrai la chercher. Maintenant la clef. (*Il détache la chaîne du cou de Donata et prend la clef.*) La voilà! je la tiens. Ah! Galéas! tu vas me payer tous les tourments que tu m'as fait endurer. Allons! je vais porter Donata dans cette chambre. Il ne faut pas que personne la voie ici. (*Il prend Donata dans ses bras et la porte dans la chambre à droite. En ce moment, on frappe à la porte du fond. Micaël rentre, ferme la porte, et met la clef dans sa poche.*) Qui est là?

VOIX, *en dehors*. Moi, votre capitaine.

Micaël va ouvrir.

SCÈNE VII.

MICAEL, LIONE, LE ROMAGNOL.

MICAEL. Bonsoir, capitaine; que voulez-vous?

LIONE. Je viens vous proposer une excellente affaire, une véritable aubaine du bon Dieu.

MICAEL. Quelle affaire?

LIONE. Un coup de main.

MICAEL. Pour quand?

LIONE. Pour ce soir.

MICAEL. Cela peut-il se remettre?

LIONE. Non.

MICAEL. Alors, excusez-moi : je ne peux pas.

LIONE. Il y a de belles pistoles à gagner.

MICAEL. Peu importe. Je ne puis pas disposer de ma nuit.

LIONE. Vous allez en bonne fortune?

MICAEL. Peut-être. (*A part, prenant le manteau que Donata a laissé sur une chaise.*) Plutôt ce manteau que le mien : on ne peut le reconnaître.

Il va au fond.

LIONE. Décidément?....

MICAEL. Décidément je ne peux pas. On me donnerait le trésor du roi d'Espagne, que je ne renoncerais pas à ce que je vais faire. Bonsoir, capitaine.

LIONE. Alors, dites-moi où est votre frère.

MICAEL, *montrant la porte de gauche.* Voilà sa chambre.

Il sort.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, *moins* MICAEL.

LIONE. Ce contre-temps me contrarie vivement. Je comptais plus sur celui-là que sur l'autre. Et, si l'autre me refuse, je me trouverai dans un cruel embarras : je n'ai pas eu le temps de chercher quelqu'un dans la ville et je ne voudrais pas manquer de parole au comte, à qui j'ai promis satisfaction pour ce soir.

LE ROMAGNOL. Mais, capitaine, pourquoi ne voulez-vous pas me charger de cette affaire? Elle est tout à fait dans mes attributions et dans mes habitudes.

LIONE. Romagnol, vous êtes un sot. Je vous ai déjà dit que je ne voulais mêler à des meurtres aucun des hommes connus pour m'appartenir. Cela me compromettrait. Il faudra de la discipline, pendant huit jours au moins. Après, je ne dis pas. Mais jusque-là, j'entends que tous les soldats de ma com-

pagnie soient sages comme les moines d'un convent.

LE ROMAGNOL. Ce sera bien difficile, capitaine.

LIONE. Est-ce qu'une chose est difficile quand je la veux, dites, Romagnol?

LE ROMAGNOL. Non, capitaine.

LIONE. A la bonne heure! Exposer pour des bagatelles une place comme la mienne! Savez-vous, Romagnol, ce que c'est que ma place? Savez-vous que, depuis une heure que je l'occupe, j'aurais déjà pu faire ma fortune?

LE ROMAGNOL. Votre fortune?

LIONE. Oui, et la tienne, mon digne lieutenant.

LE ROMAGNOL. Et pourquoi ne l'avez-vous pas faite, capitaine?

LIONE. La mienne ou la tienne, Romagnol?

LE ROMAGNOL. L'une et l'autre.

LIONE. Parce qu'il m'eût fallu la faire d'une manière qui ne me convenait pas.

LE ROMAGNOL. On vous demandait donc quelque chose de très-difficile et de très-extraordinaire?

LIONE. Quelque chose, au contraire, de très-simple et de très-facile. Monseigneur Batista Camescho, le chef de la famille, est venu, dès mon installation, m'offrir un fief seigneurial.

LE ROMAGNOL. Un fief seigneurial?

LIONE. Si je voulais tuer monseigneur Annibale Bentivoglio.

LE ROMAGNOL. Et vous avez refusé?

LIONE. J'ai refusé.

LE ROMAGNOL. Mais qu'est-ce que cela vous faisait de tuer ce Bentivoglio? Ce ne serait pas le premier, si j'ai bonne mémoire.

LIONE. Ce ne sera peut-être pas le dernier. Mais je le garde pour plus tard. J'en ai besoin maintenant.

LE ROMAGNOL. Pourquoi faire?

LIONE. Pour en avoir un renseignement que lui seul, je crois, peut me donner.

LE ROMAGNOL. Il faut que ce soit un fameux renseignement pour valoir mieux qu'une seigneurie.

LIONE. Il vaut peut-être une principauté.

LE ROMAGNOL. Diable! Et comment cela?

LIONE. Tâche de le deviner. Et, comme la solitude est favorable à la méditation, va te promener dans la cour. Il faut que je parle au jeune homme qui est ici. Tu m'entends?

LE ROMAGNOL. Oui, capitaine.

Il sort au fond.

SCÈNE IX.

LIONE, GALÉAS.

LIONE, *frappant à la porte de Galéas.* Hé! maître Galéas!

GALÉAS, *au dedans.* Qui m'appelle?

LIONE. Le capitaine Forte-Spada. J'ai à vous entretenir de choses importantes.

GALÉAS, *entrant.* Me voici, capitaine. De quoi s'agit-il?

LIONE. D'une expédition.

GALÉAS. De quelle espèce?

LIONE. De la meilleure. Je vous favorise au détriment de tous mes soldats : je veux vous donner goût au métier.

GALÉAS. Merci. Qu'y a-t-il à faire?

LIONE. Vingt sequins d'or à empocher, et un homme à tuer. (*Mouvement de Galéas.*) Oh! c'est facile : à l'improvisite, dans l'ombre.

GALÉAS. Un assassinat payé! Vous vous trompez, capitaine. Je vous ai demandé du danger et de la gloire; je ne vous ai pas demandé de l'argent et de l'infamie.

LIONE. Ainsi, vous refusez? (*Galéas fait un mouvement de dégoût.*) Vous avez tort, jeune homme. Le chemin qui mène à la fortune n'est pas toujours bien net, et l'on risque de n'avancer guère, si l'on craint d'éclabousser un peu sa chaussure. Je vous offrais une belle occasion. Je ne parle pas de l'argent; mon Dieu! si vous n'en vouliez pas, cela était bien facile à arranger : un autre l'aurait pris. Mais vous vous seriez à jamais acquis une puissante protection. Ces sortes de services lient éternellement l'un à l'autre, celui qui les rend et celui qui les reçoit. Et ce n'est pas chose à dédaigner que l'appui du comte de Poppi.

GALÉAS. Du comte de Poppi?

LIONE. Mais, puisque vous ne voulez absolument pas de cette affaire, n'en parlons plus.

GALÉAS. Vous avez dit le comte de Poppi?

LIONE. Oui : mais celui-là ou un autre, qu'est-ce que cela fait?

GALÉAS. Je ne comprends pas cela. Le comte est un homme hautain et sévère, je le sais, mais en même temps plein d'honneur; et je ne puis concevoir qu'il descende à l'assassinat.

LIONE. S'il veut faire assassiner quelqu'un, c'est justement par amour de l'honneur. Oui, ma foi! Et cela vous étonnera moins quand vous saurez, puisque vous voulez tout savoir, qu'il s'agit de sa fille.

GALÉAS. De madame Andréa? Qui a osé l'insulter?

LIONE. Est-ce une insulte? Je n'en sais rien. Elle a du moins l'air de s'y prêter de bonne grâce. Le fait est qu'un homme escalade chaque nuit son balcon et de là entre dans son appartement.

GALÉAS. Ceux qui disent cela en ont menti.

LIONE. Bon! Voilà le second démenti que je reçois aujourd'hui pour cette histoire.

GALÉAS. Mais qui l'a vu?

LIONE. Moi.

GALÉAS. A quelle heure?

LIONE. A onze heures.

GALÉAS. Et c'est de cet homme-là qu'il s'agit?

LIONE. Oui.

GALÉAS, *décrochant son épée pendue à la muraille.* Au revoir, capitaine.

LIONE. Où allez-vous?

GALÉAS. L'attendre; et, si vous avez dit vrai, capitaine, par mon âme! il y aura ce soir du sang sur le pavé.

LIONE, *le regardant s'en aller.* En voici bien d'une autre! C'est au moment où je croyais l'affaire manquée, qu'elle réussit. Ce jeune homme tout à l'heure se détournait avec horreur du meurtre, et maintenant il y court comme à un plaisir. Pourquoi? Une mouche vole et tout change. Le noir devient blanc, le vice devient vertu. O saint hasard! patron des sages!

Il se dirige vers la porte du fond pour s'en aller.

SCÈNE X.

LIONE, GINA.

GINA, *entr'ouvrant la porte de gauche au fond, à part.* Oui, c'est cela : il ne faut pas qu'il parte sans cette lettre, d'où dépend son sort.

LIONE, *à part.* Quelle est cette femme? Leur mère, sans doute.

GINA, *à part.* Un étranger! l'hôte de Micaël.

LIONE, *la saluant.* Bonsoir, madame.

Il va vers le fond.

GINA. Pardon, monsieur : je vous ai dérangé, je me retire.

LIONE. En aucune façon, madame. Je me retirais moi-même.

GINA. Veuillez attendre un instant, monsieur; Micaël va vous conduire.

LIONE. Maître Micaël est parti, madame.

GINA. Parti! (*Un silence.*) Alors, ce sera Galéas.

LIONE. Maître Galéas vient également de partir, madame.

GINA. Lui aussi, mon Dieu! Voilà ce que je craignais. Et cette lettre, comment la faire parvenir maintenant?

LIONE. A qui est-elle destinée, madame? Si c'est à l'un de vos fils, car je suppose que c'est à madame Gina Landi que j'ai l'honneur de parler?...

GINA. Oui, monsieur.

LIONE. Si cette lettre est destinée à l'un de vos fils, je me chargerai volontiers de la lui remettre.

GINA. Vous allez les revoir?

LIONE. Demain, au plus tard, madame; ils sont enrôlés dans ma compagnie.

GINA. Vous êtes?...

LIONE. Le capitaine Lione Forte-Spada, leur commandant.

GINA. Monsieur, cette lettre est destinée, non à mes fils, mais à quelqu'un qui peut et qui voudra peut-être les protéger.

LIONE. Puis-je vous demander à qui, madame?

GINA. Au prince Annibale Bentivoglio.

LIONE, *la regardant fixément.* Au prince Annibale? Ne m'avez-vous pas dit, madame, que vous vous nommiez Gina Landi?

GINA. Oui, monsieur. Pourquoi cette question?

LIONE. Pour rien, madame. Je confondais votre nom avec celui d'une autre personne que j'ai connue. Veuillez continuer.

GINA. Je ne saurais comment remettre cette lettre moi-même. Une femme de la bourgeoisie pénétrer dans le palais, c'est presque impossible. Je voulais qu'un de mes fils la remît lui-même.

LIONE. Si vous voulez bien me la confier, madame, je la porterai à maître Galéas, et, comme je suis au service du prince, je le mettrai à même de la lui présenter.

GINA. Je vous remercie de votre bonté, et j'accepte avec reconnaissance. Voilà la lettre.

LIONE. Croyez, madame, qu'elle est en bonnes mains. Quand vous voudrez voir vos enfants, vous n'aurez qu'à venir au palais demander le capitaine Forte-Spada. Il est heureux de se dire votre dévoué serviteur.

Il salue.

GINA. Seule, maintenant, seule, toute seule.

Elle rentre dans sa chambre.

SCÈNE XI.

LIONE, *puis* LE ROMAGNOL.

LIONE, *rentrant à pas de loup.* Je ne puis résister plus longtemps à la curiosité qui me dévore. Il faut que je lise cette lettre où est peut-être renfermé tout ce que je cherche, tout ce dont j'ai maintenant besoin pour réaliser le rêve de ma vie. Mon cœur bat, mes yeux se troublent. Moi qui n'a jamais tremblé, j'ai peur. Allons! (*Il brise l'enveloppe et lit rapidement la lettre.*) Ah! la joie m'étouffe. Je ne m'étais pas trompé : c'est elle, ce sont eux! O hasard! J'avais raison de t'invoquer!... Romagnol! Romagnol!

LE ROMAGNOL. Me voilà, capitaine.

LIONE. Cours chez monseigneur Batista Canneschi; dis-lui de rassembler tous ses parents, tous ses amis, tous ses clients, et de se tenir prêt à me soutenir.

LE ROMAGNOL. A vous soutenir?

LIONE. Oui. Dans une heure, j'aurai tué le prince Annibale Bentivoglio.

ACTE TROISIÈME.

Une chambre au palais du Comte, deux portes latérales, une à droite, l'autre à gauche. Onze heures.

SCÈNE PREMIÈRE.

ANDRÉA, LE COMTE.

LE COMTE. Comment se fait-il que je n'aie pas remarqué cela plus tôt? Cet appartement est bien voisin de la rue. Vous y trouvez-vous en sûreté, Andréa ?

ANDRÉA. Je ne sais pas, mon père.

LE COMTE. Vous ne savez pas?

ANDRÉA. Non, n'ayant jamais fait de mal à personne, je n'ai jamais supposé que personne pût vouloir m'en faire.

LE COMTE. Il y a tant de gens suspects et mal intentionnés qui vagabondent la nuit dans Bologne. Voulez-vous changer d'appartement?

ANDRÉA. Comme il vous plaira, mon père.

LE COMTE, *à part.* Elle ne se trouble pas. (*Haut.*) La porte du balcon est fermée?

ANDRÉA. Toujours.

LE COMTE. Qui en a la clef?

ANDRÉA. Je crois que c'est Donata.

LE COMTE. Où est Donata?

ANDRÉA. Elle m'a demandé la permission d'aller passer la nuit près de son père qui est malade. Je la lui ai accordée.

LE COMTE. Ah! Donata ne passera pas la nuit ici?... Ma fille, faites-vous votre prière tous les soirs?

ANDRÉA. Tous les soirs, mon père.

LE COMTE. Que demandez-vous à Dieu ?

ANDRÉA. De nous conserver l'un à l'autre, mon père, de vous rendre heureux, de consoler ceux qui souffrent.

LE COMTE. Ne lui demandez-vous jamais de préserver de toute souillure l'honneur de notre nom?

ANDRÉA. Jamais.

LE COMTE. Pourquoi ?

ANDRÉA. Ce nom, nous ne sommes que deux à le porter, vous et moi. Il ne peut donc être souillé.

LE COMTE. C'est bien. (*A part.*) Il y a là le calme de l'innocence. (*Haut.*) Bonsoir, ma fille.

Il embrasse Andréa au front.

ANDRÉA. Bonne nuit, mon père.

Le Comte sort par le fond.

SCÈNE II.

ANDRÉA, *seule, s'agenouillant à son prie-Dieu.*

Mon Dieu! daignez écouter la prière que je vous adresse d'un cœur pénétré; mon Dieu! vous qui êtes tout-puissant, rendez à mon père cette grandeur que vous lui avez ôtée, et dont il a besoin pour être heureux. Mon Dieu! vous qui êtes plein de bonté, faites que cette grandeur lui vienne par les mains de Galéas, afin que je puisse épouser Galéas... Quel est ce bruit?... Je me croyais seule ici... Il me semble que c'est dans la chambre de Donata..... Serait-elle revenue?...

Micaël entre.

SCÈNE III.

ANDRÉA, MICAEL.

ANDRÉA. Maître Micaël! ici, à cette heure! Que voulez-vous?

MICAEL. Avez-vous besoin de me le demander?... Qu'est-ce qui veille, quand tout dort?

ANDRÉA. Le crime.

MICAEL. Ou l'amour.

ANDRÉA. L'amour?... Maître Micaël, je ne vous comprends pas : je...

MICAEL. Voulez-vous que ce soit l'amour? voulez-vous que ce soit le crime?.... choisissez.

ANDRÉA. Vous me faites peur!

MICAEL. Un mot et vous n'aurez rien à craindre de moi. Dites-moi que vous m'aimez.

ANDRÉA. Vous m'insultez, monsieur!

MICAEL. Comment cela? en vous disant que je vous aime? Mais vous ne vous êtes pas trouvé insultée par mon frère, quand il vous en disait autant.

ANDRÉA. Votre frère?... C'est trop d'insolence! sortez ou j'appelle mon père.

MICAEL. Si vous l'aimez, vous ne l'appellerez pas. Je suis bien armé, vous le voyez et inébranlablement résolu. Oh! vous ne me connaissez pas, moi, voyez-vous! Quand j'ai pris une détermination, je l'exécute à tout prix, au prix de ma vie, au prix d'un crime.

Rien ne m'arrête; une chose que je désire j'irais la chercher en enfer. Or, vous avez allumé en moi une irrésistible passion. Je vous aime, vous m'appartiendrez de gré ou de force... Si quelqu'un venait se placer entre vous et moi, je le tuerais, fût-ce votre père. Ainsi pas de bruit.

ANDRÉA. Non, je n'appellerai personne, je vous le promets... Mais vous avez de l'honneur; vous ne voudrez pas déshonorer une pauvre jeune fille que rien ne défend contre vous... Micaël, je vous le demande à genoux...

Elle se met à genoux.

MICAEL. Les prières ne me touchent pas plus que les menaces.

ANDRÉA. Eh bien, puisque vous ne respectez ni les droits de la naissance, ni les droits de l'honneur, respectez au moins les liens du sang. Je suis la fiancée de votre frère.

MICAEL. Sa fiancée!

ANDRÉA. Oui, nous nous aimons, et j'ai fait serment de n'épouser que lui.

MICAEL. Ah! vous aimez mon frère! tant mieux. Mon doute se change en certitude, et je suis maintenant sûr de frapper juste.

ANDRÉA. Mon Dieu! que veut-il dire?

MICAEL. Je hais mon frère, madame; c'est en vous que je puis le plus sûrement, le plus terriblement le frapper. Votre amour est pour Galéas la réalisation d'un magnifique rêve. Vous êtes son espérance, son bonheur, sa gloire... Je veux tout souiller, tout briser, tout anéantir... Fiancée de Galéas, tu vas m'appartenir.

Il la saisit dans ses bras.

ANDRÉA, *tirant le poignard de Micaël et s'arrachant de ses bras par un brusque mouvement.* Jamais!... Plutôt la mort que le déshonneur. C'est un noble sang qui circule dans mes veines, maître Micaël; si tu en doutes, fais un pas, et tu le verras couler.

MICAEL, *après un moment d'hésitation.* Morte ou vivante, tu seras également perdue pour Galéas, et c'est tout ce qu'il me faut.

Il avance vers Andréa, qui lève le poignard pour se frapper; en ce moment se fait entendre le bruit d'une porte qui tombe dans la chambre de gauche.

ANDRÉA. On vient à mon secours... je suis sauvée.

MICAEL. Peut-être?

ANDRÉA, *ouvrant la porte de gauche et la refermant aussitôt avec terreur. A part.* Galéas! ô mon Dieu! s'ils se rencontrent, ils vont s'égorger.

MICAEL. Qui vient là?...

ANDRÉA. Ce sont les domestiques de l'hôtel qui accourent armés.

MICAEL, *mettant l'épée à la main.* Qu'ils viennent; je vendrai chèrement ma vie.

ANDRÉA. Qu'on vous voie seulement et vous êtes mort. Mais vous êtes le frère de Galéas... je vous fais grâce de la vie. Entrez là, dans cette chambre! Quand tout le monde se sera retiré, vous pourrez vous échapper.

MICAEL. Je vous comprends, madame... j'accepte la vie que vous m'offrez; ce n'est pas que je croie à votre pitié; mais je crois à votre peur du scandale, et moi, je ne veux pas mourir avant la vengeance.

Il entre dans la chambre de droite. On ébranle la porte de gauche. Andréa ferme la porte et met la clef dans sa poche.

ANDRÉA. Soyez deux fois béni, mon Dieu! vous qui me sauvez l'honneur et m'épargnez la vue d'un fratricide.

VOIX AU DEHORS. Ouvrez! ouvrez, ou j'enfonce la porte.

Andréa va ouvrir, Galéas entre.

SCÈNE IV.

ANDRÉA, GALÉAS.

GALÉAS, *s'arrêtant.* Andréa! Pardonnez-moi, madame, d'entrer chez vous, à cette heure... avec cette violence... Il n'y a personne ici?

ANDRÉA. Non, pourquoi?

GALÉAS. J'ai vu de loin un homme qui escaladait votre balcon et qui entrait dans votre appartement.

ANDRÉA. Vous vous trompez... Il n'est entré personne.

GALÉAS. Pardon, madame, je l'ai vu, bien vu. J'ai craint pour vous quelque attentat, j'ai escaladé le balcon à mon tour, j'ai forcé la porte avec mon épée, et j'ai couru à l'appartement de Donata...

ANDRÉA. Et vous n'avez vu personne, n'est-ce pas?

GALÉAS. Personne.

ANDRÉA. Je vous le disais bien, vous vous êtes trompé.

GALÉAS. Et ici?...

ANDREA. Ici ni ailleurs, personne. J'en suis sûre. Si quelqu'un était entré dans cet appartement, je l'eusse à coup sûr vu ou entendu.

GALÉAS. C'est singulier. (*Mouvement d'impatience d'Andréa.*) Je me retire, madame; veuillez m'excuser.

ANDRÉA. Vous excuser! je vous remercie au contraire, maître Galéas, de votre dévouement; mais ne craignez rien pour moi. Je suis en sûreté dans la maison de mon père. Adieu.

GALÉAS. Adieu, madame. (*Il retourne vers*

la porte de gauche, aperçoit le poignard qu'Andréa a laissé tomber à son arrivée, et le ramasse.) Quel est ce poignard, madame?

ANDRÉA. Ce poignard?

GALÉAS. Oui!

ANDRÉA. Je ne sais... il appartient sans doute à quelqu'un de la maison, qui l'aura laissé tomber ici, par mégarde.

GALÉAS, *apercevant et ramassant le manteau que Micaël a jeté en entrant.* Et ce manteau, trempé de pluie?

ANDRÉA. Ce manteau?

GALÉAS. Appartient-il aussi à quelqu'un de votre maison?

ANDRÉA. Probablement.

GALÉAS. Madame, vous me trompez! Il y a quelqu'un de caché ici. Où est-il? Je veux le voir?

ANDRÉA. Maître Galéas, je vous assure...

GALÉAS. Où est-il? dans cette chambre peut-être.

ANDRÉA, *se jetant au devant de lui.* Il n'y a personne dans cette chambre.

GALÉAS, *écartant Andréa.* Laissez-moi voir.

ANDRÉA, *se précipitant sur la porte.* Au nom du ciel, Galéas!

GALÉAS. J'entrerai.

ANDRÉA. Alors vous emploierez la violence.

GALÉAS. C'est donc un amant?

ANDRÉA. Ah! vous ne le croyez pas!

GALÉAS. Si, je le crois. Il y a un homme ici. Voilà le poignard, voilà le manteau. Et il faut que vous l'aimiez bien pour le défendre ainsi. Mais vous le défendez en vain.

ANDRÉA. Taisez-vous, malheureux, taisez-vous! S'il vous entendait!

GALÉAS. Ah! il serait jaloux peut-être.

ANDRÉA. Vous ne me comprenez pas. Vous blasphémez, Galéas! Non, je vous jure que je n'aime pas cet homme.

GALÉAS. Alors, que vous importe de me le livrer?

ANDRÉA. Je ne peux pas, je ne peux pas.

GALÉAS. Pourquoi?... Vous ne répondez pas! Vous ne répondez pas!... Au fait, à quoi bon? De quel droit est-ce que j'ose vous interroger? Qui suis-je, pour demander compte de ses actions à la noble Andréa de Poppi? Vous êtes princesse, et vous pouvez bien, si bon vous semble, vous jouer d'un artisan. Ah! c'est infâme! Mais je me vengerai, il ne m'échappera pas. (*Il court à la fenêtre.*) Ah! vous voilà contente maintenant; vous lui avez donné le temps de s'échapper.

ANDRÉA, *se retournant.* De s'échapper?

GALÉAS. Oui, je viens de le voir s'enfuir par la fenêtre de votre chambre. — C'était donc bien vrai! — Dans votre chambre! il y était caché! — O mon Dieu! — J'en mourrai.

ANDRÉA. Galéas, ne parlez pas ainsi.

GALÉAS. Que voulez-vous que je fasse maintenant de la vie? vous ne savez donc pas comment je vous aimais, Andréa? pour vous, j'ai quitté ma mère; oui, ma bonne et malheureuse! vous m'avez dit de me faire soldat pour devenir prince, et je vous ai obéi sans hésitation. Vous m'avez fait espérer le bonheur, un bonheur pour lequel j'aurais donné le paradis. C'était ce matin! et ce soir trompé, trahi, brisé! O mon Dieu! mon Dieu! que je suis malheureux!

Il fond en larmes.

ANDRÉA. Ne pleurez pas, Galéas, ne pleurez pas. Vous me déchirez le cœur!

GALÉAS, *sanglotant.* O ma mère! ma mère!

ANDRÉA. Ecoutez-moi, Galéas. Je vous aime; oui, je t'aime.

GALÉAS. Tu m'aimes! C'est un rêve.

ANDRÉA. Non, je t'aime!

GALÉAS. Alors, c'est un mensonge.

ANDRÉA. Ecoute-moi, écoute-moi.

GALÉAS. Qu'avez-vous à me dire? (*Un silence.*) Quel est cet homme? Vous ne répondez pas; laissez-moi. (*Il veut sortir, elle le retient.*) Oh! ne craignez rien, je ne lui ferai pas de mal. Je ne le chercherai seulement pas... que m'importe maintenant cet homme? vous êtes morte pour moi. Je vous méprise.

ANDRÉA. C'est horrible! ne t'en va pas ainsi.

GALÉAS. Laissez-moi, vous dis-je; que me voulez-vous? je ne vous connais plus.

ANDRÉA, *défaillant.* Mon Dieu! mon Dieu! mon Dieu!

SCÈNE V.

LES MÊMES, LE COMTE, DOMESTIQUES ARMÉS.

LE COMTE. Qu'on garde toutes les issues! (*Les Domestiques occupent toutes les issues.*) Galéas Landi! quoi! c'est vous qui avez osé pénétrer la nuit dans ma maison, pour y porter le déshonneur, vous, mon vassal! Le châtiment ne se fera pas attendre.

ANDRÉA. Mon père! que voulez-vous faire?

LE COMTE. Il est des familles où la honte ne se lave que dans le sang. La nôtre en est. Allons! qu'on tire les épées.

On veut emmener Andréa qui résiste.

GALÉAS. Ce matin, dix n'eussent peut-être pas suffi, monseigneur; une seule maintenant suffira. Je ne me défendrai point. (*Il brise son épée et la jette.*) Prenne ma vie qui voudra.

Le Comte fait un signe, deux hommes marchent, l'épée nue sur Galéas, qui reste immobile.

ANDRÉA, *se délivrant des mains qui la tiennent et se mettant devant Galéas.* Arrêtez! arrêtez! Mon père, cet homme est innocent!

LE COMTE. Qu'est-il donc venu faire ici?

ANDRÉA. Me défendre!

LE COMTE. Contre qui? (*Andréa garde le silence.*) Répondez l'un ou l'autre. Vous ne l'osez ni l'un ni l'autre, et votre imposture reste en chemin. Qu'on exécute mes ordres!

Nouveau mouvement.

ANDRÉA. Non, puisqu'il le faut, pardonnez-moi, mon Dieu! je dirai la vérité.

GALÉAS. La vérité? dites-la donc?

ANDRÉA. A mon père, à lui seul.

LE COMTE. Non pas! le scandale a été public, il faut que la justification soit publique. Parlez.

GALÉAS. Parlez, au nom du ciel, madame.

ANDRÉA, *montrant Galéas.* Pas devant lui, mon père, pas devant lui.

LE COMTE. Devant tout le monde.

Andréa se tord les mains de désespoir.

GALÉAS. Finissons-en, monseigneur. Madame n'a rien à dire. C'est moi qui suis le coupable, le seul coupable. Je suis entré ici malgré votre fille. Frappez-moi, et n'accusez personne. (*Bas à Andréa.*) Voilà ma vengeance, madame!

LE COMTE, *aux Domestiques.* Obéissez!...

Au moment où les poignards et les épées sont levés sur lui, entre Lione.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, LIONE.

LIONE. A bas les épées! Que personne ne bouge!

LE COMTE. Qu'est ceci?

LIONE. Monseigneur, il faut que je vous parle à l'instant. Ce jeune homme est la victime d'une méprise. J'en réponds.

Il se place entre Galéas et ceux qui allaient le frapper.

ANDRÉA, *courant à lui et lui embrassant les mains.* Sauvez-le!... sauvez-le!

LE COMTE. C'est une trahison!

LIONE. Non, monseigneur, c'est un service d'ami. Je vous épargne une faute, peut-être irréparable. Il est toujours temps de tuer les gens. Faites garder à vue ce jeune homme, j'y consens, et, si après m'avoir écouté, vous persistez dans votre projet de meurtre, vous pourrez l'exécuter.

LE COMTE. Soit! gardez cet homme dans la salle basse, l'épée nue, et, à la moindre tentative de fuite, tuez-le. Vous, Andréa, rentrez dans votre appartement, et attendez-y mes ordres.

ANDRÉA, *bas à Lione.* Vous le sauverez, n'est-ce pas?

LIONE. Soyez tranquille.

Andréa, Galéas et les Domestiques sortent par la porte du fond.

SCÈNE VII.

LE COMTE, LIONE.

LE COMTE. Voyons, monsieur, de quoi s'agit-il?

LIONE. D'abord, ce jeune homme est venu ici, non pour vous outrager, mais pour vous servir. C'est lui que j'avais chargé de tuer l'autre, celui pour lequel vous le prenez.

LE COMTE. Mais alors cet autre, quel est-il?

LIONE. Je n'en sais rien.

LE COMTE. Mais il faut que je le sache, moi.

LIONE. Vous vous en informerez demain, si vous voulez. Occupons-nous maintenant d'une affaire plus pressée et plus importante. On vient de tuer monseigneur Annibale Bentivoglio.

LE COMTE. Et qui a osé?...

LIONE. C'est moi, monseigneur, qui l'ai tué.

LE COMTE. Vous, malheureux!... et qui a pu vous pousser une aussi abominable action?

LIONE. J'avais mes raisons.

LE COMTE. Misérable!... Sortez d'ici ou je vous livre à la justice.

LIONE. Vous oubliez, monseigneur, que vous n'êtes pas le plus fort. Vous avez à peine dans votre maison une douzaine de domestiques mal armés, plus mal aguerris, tandis que moi, j'ai là à la porte cent condottieri armés jusqu'aux dents et résolus comme des diables. Ensuite, il n'y a pas de justice pour le moment, vu que je viens de mettre l'état sens dessus dessous; et, quand l'état sera une fois remis en place, nous aurons une nouvelle justice, ennemie de l'ancienne, et qui sera, par conséquent, de mes amis. Donnez-vous donc la peine de vous asseoir.

It s'assied lui-même.

LE COMTE, *toujours debout.* Où voulez-vous en venir?

LIONE. Vous allez voir. Les Canneschi, mes complices, triomphent en ce moment, et si on les laisse aller, ils arriveront à gouverner Bologne, sous la suzeraineté du duc de Milan. Mais ils ne sont pas encore bien lancés et l'on pourrait les arrêter, en les renversant.. Voulez-vous m'aider?

LE COMTE. Quoi! après les avoir si violemment servis tout à l'heure, vous penseriez déjà les combattre?

LIONE. Oui, monseigneur.

LE COMTE. Vous avez donc le besoin de détruire et la rage de tuer?

LIONE. Vous me faites tort, monseigneur: il n'y a que les brutes qui versent le sang par plaisir.

LE COMTE. Mais alors, pourquoi jeter par terre ce que vous venez d'élever?

LIONE. J'ai mes raisons.

LE COMTE. C'est possible... mais moi, je n'en ai aucune pour m'associer à vos ténébreuses machinations.

LIONE. Pardonnez-moi, vous en avez une, la meilleure de toutes, l'intérêt.

LE COMTE. Comment cela?

LIONE. Je vais vous le dire... Vous êtes maintenant dans une étrange et fâcheuse situation. Prince par la naissance, aventurier par la fortune, vous ne savez comment marier votre fille cadette, madame Andréa; si vous voulez me seconder, je vous donne un gendre.

LE COMTE. Un gendre! et de quelle espèce, je vous prie?

LIONE. D'une espèce assez illustre pour ennoblir le nom de sa fiancée, fût-elle une Poppi; assez puissante pour augmenter les états de son beau-père, s'il en avait, ou les lui rendre, s'il les avait perdus. L'espèce vous convient-elle, monseigneur?

LE COMTE, *s'asseyant*. Je suis curieux de voir où vous voulez en venir.

LIONE. Moi, j'étais sûr que vous en viendriez à vous asseoir.

LE COMTE. Je vous écoute.

LIONE. Le peuple n'a pris aucune part à la révolution qui vient de se faire. Il aimait monseigneur Annibale Bentivoglio vivant, il le regrettera mort. Si on lui présentait un autre Bentivoglio, il le mettrait certainement à sa tête, et chasserait les Canneschi.

LE COMTE. Je le crois comme vous. Mais il ne reste plus qu'un Bentivoglio, Giulio, fils d'Annibale; et c'est un enfant de six ans.

LIONE. J'en ai un autre.

LE COMTE. Un autre!

LIONE. Un autre, un vrai. Vous rappelez-vous, monseigneur, qu'il y a une vingtaine d'années, le prince Ercole Bentivoglio, cousin d'Annibale, passa dans votre comté de Poppi?

LE COMTE. Oui; il était proscrit alors, et je lui donnai l'hospitalité.

LIONE. Cette hospitalité vous aura porté bonheur. (*Tendant une lettre au Comte.*) Lisez cette lettre... vous connaissez l'écriture du prince.

LE COMTE, *lisant la lettre.* « Ma chère » Elena, je vous en supplie encore, veillez » bien sur mon fils; ce n'est pas assez de » l'aimer comme une mère, il faut encore le » cacher comme un avare cache son trésor. » Mon pauvre et cher Giovanni! tant de » haines le cherchent! tant de dangers le » menacent! l'ombre seule peut le sauver. » Adieu jusqu'à des jours plus heureux!... » Signé Ercole Bentivoglio. 7 février 1424. » C'est bien son écriture... mais ce fils?

LIONE. Ce jeune homme que vous vouliez tout à l'heure faire tuer...

LE COMTE. Eh bien!

LIONE. Lui ou son prétendu frère, un des deux, est le fils du prince Ercole Bentivoglio.

LE COMTE. La preuve?

LIONE. La voici. (*Il lui donne une autre lettre.*) C'est une lettre écrite hier au prince Annibale, par la femme à laquelle le prince Ercole avait confié son fils. Elle est, je crois, suffisamment concluante... Êtes-vous convaincu?

LE COMTE. Oui.

LIONE. Très-bien... voici en conséquence ce que j'ai à vous proposer. Vous jouissez d'une haute considération, vous avez une grande influence dans Bologne.... mettez l'une et l'autre au service du jeune Bentivoglio... comme j'y mettrai mon épée... A nous deux, nous le ferons souverain de Bologne. Une fois souverain, pour vous récompenser, il épousera votre fille. Que dites-vous du plan?

LE COMTE. Et qui me garantira l'exécution de ces promesses?

LIONE. D'abord la reconnaissance du nouveau prince, et ensuite, ce qui vous paraîtra sans doute plus sûr, son intérêt. Monté par vous, il ne pourra se soutenir que par vous. J'espère que c'est clair.

LE COMTE. Tout à fait; mais vous, la cheville ouvrière de toute cette machination, que demandez-vous pour votre récompense?

LIONE. Rien que le droit de mener cette affaire à me guise.

LE COMTE. Rien que cela?

LIONE. Mon désintéressement vous étonne. Que voulez-vous? c'est un goût que j'ai pour ces choses-là, comme on a un goût pour les fleurs, pour les tableaux, pour les femmes. Je suis artiste en révolutions... cela m'amuse de faire et de défaire des souverains. Je ne suis pas ambitieux... Eh bien?... mes propositions?

LE COMTE. Sont acceptées. Giovanni Bentivoblio sera prince de Bologne, et...

LIONE. Et votre fille sera la femme de Giovanni Bentivoglio. C'est convenu... En avant maintenant!

LE COMTE. En avant!

LIONE. Holà ! Romagnol ! holà ! ma compagnie !

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, ROMAGNOL, CONDOTTIERI.

LIONE. L'épée au poing, mes garçons, et en route !

LE ROMAGNOL. Capitaine, nous avons crié tout à l'heure : Mort à Bentivoglio !... Vivent les Canneschi !... Que faut-il crier maintenant ?

LIONE, *mettant l'épée à la main.* Mort aux Canneschi !... Vive Bentivoglio !

Le rideau tombe.

ACTE QUATRIÈME.

Le décor du second acte.

SCÈNE PREMIÈRE.

GINA, BARTOLOMÉO.

GINA. Donne-moi mon manteau.

BARTOLOMÉO. Où voulez-vous aller, madame ?

GINA. A la ville, m'informer de leurs nouvelles. Il est six heures, les portes doivent être ouvertes.

BARTOLOMÉO. Voilà votre manteau. Mais laissez-moi vous accompagner.

GINA. Comme tu voudras.

Elle prend le manteau des mains de Bartoloméo. Entre Lione.

SCÈNE II.

LES MÊMES, LIONE.

GINA. Mes enfants ?... leur est-il arrivé quelque chose ?

LIONE. Rien de malheureux, madame, rassurez-vous. Je pense qu'ils seront bientôt ici ; en attendant, je viens vous parler d'eux. Mais...

BARTOLOMÉO. Je me retire, madame.

Il sort au fond.

SCÈNE III.

LES MÊMES, *moins* BARTOMOLÉO.

LIONE Madame, je vous prierai de vouloir bien jeter les yeux sur cette lettre.

Il lui présente une lettre.

GINA, *lisant.* « Ma chère Gina, vous pou-» vez avoir confiance dans le capitaine Forte-» Spada, et lui parler à cœur ouvert, comme » vous le feriez avec moi-même. *Signé* Fran-» cesco, comte de Poppi. » C'est bien, monsieur, je vous écoute.

LIONE. Il y a eu, cette nuit, à Bologne, une révolution. Je me trompe, il y en a eu deux. Monseigneur Annibale Bentivoglio est mort.

GINA. Mort ! assassiné peut-être ?

LIONE. Oui, madame, assassiné par les Canneschi.

GINA. Encore un, mon Dieu ! L'assassinat semble être la destinée de cette illustre et malheureuse famille.

LIONE. Le peuple qui l'aimait, l'a vengé. Il a exterminé les Canneschi et chassé leurs partisans, et les citoyens de Bologne joints aux commissaires des républiques ont résolu de donner pour successeur au prince Annibale Bentivoglio un membre de sa famille.

GINA. Ah !

LIONE. Oui ! Ils m'envoient vous demander le fils du prince Ercole Bentivoglio.

GINA. Le fils... du prince .. Ercole...

LIONE. Que le prince Ercole a remis entre vos mains, le sept février quatorze cent vingt-quatre, ainsi que l'atteste votre lettre, ainsi que le prouve celle du prince, que vous avez jointe à la vôtre. Vous ne répondez pas, madame ? (*Gina lui embrasse les mains.*) Eh bien, que faites-vous ?

GINA. Que Dieu vous comble de ses bénédictions, capitaine ! vous qui m'apportez cette heureuse nouvelle ! Le voilà souverain. Il va être heureux.

LIONE. Qui ?

GINA. Galéas donc.

LIONE. Ah ! c'est maître Galéas qui est le fils du prince Ercole ?

GINA. Mais oui.

LIONE. Vous en êtes sûre, madame ?

GINA. Si j'en suis sure ! comment voulez-vous que je m'y trompe, moi... moi qui l'ai élevé ? D'ailleurs, cela se voit bien, il ressemble à son père.

LIONE. En effet, madame, j'avais cru remarquer cette ressemblance. Mais elle ne suffit pas. Monseigneur le comte de Poppi dit qu'il y a autre chose... un...

GINA. Un signe, un signe rouge au bras gauche, c'est cela ! J'ai des lettres de son père qui en parlent.

LIONE. Très-bien. Et votre fils, maître Micaël, n'en a pas un pareil?

GINA. Cela ne se peut pas, c'est un signe naturel...

LIONE. Mais, madame, pourquoi lui avoir fait porter pendant vingt ans le nom de Galéas Landi, et non celui de Giovanni Bentivoglio, si c'est en effet le sien?

GINA. Le père avait des ennemis, il fallait leur cacher leur fils. Le père a été assassiné, le fils l'aurait été aussi.

LIONE. C'est juste.

GINA. Ces éclaircissements vous suffisent-ils? Êtes-vous satisfait?

LIONE. Très-satisfait.

GINA. Alors, permettez que j'aille lui porter la nouvelle de cette grande fortune.

Elle veut sortir.

LIONE, *lui saisissant le bras*. Un instant, madame... Maintenant que vous m'avez appris tout ce que je voulais savoir, j'ai, à mon tour, quelque chose, non à vous apprendre, mais à vous rappeler.

GINA, *le regardant avec étonnement*. Quoi? que voulez-vous dire?

LIONE. Je veux dire d'abord que vous ne vous appelez pas Gina Landi.

GINA, *avec inquiétude*. Je ne m'appelle pas Gina Landi?

LIONE. Non, madame, vous vous appelez Éléna dà Cascèse. Vous êtes la femme d'un certain Agnolo dà Cascèse, mort depuis vingt ans.

GINA. Qui a pu vous dire?...

LIONE. On ne m'a pas dit, je sais, et si cela vous étonne, regardez-moi un peu en face.

GINA. Eh bien!

LIONE. Vous ne me me reconnaissez pas?

GINA, *avec terreur*. Non... non.

LIONE. Je vais aider votre mémoire; je ne m'appelle pas plus Lione Forte-Spada que vous ne vous appelez Gina Landi. Je suis Agnolo dà Cascèse, votre mari.

GINA. Mon Dieu!

LIONE. Cela vous surprend un peu, je le conçois; les miracles sont rares, et les morts ne ressuscitent pas tous les jours. Les égratignures de la guerre m'ont un peu changé, n'est-il pas vrai?

GINA. Mais si vous êtes véritablement celui que vous dites, pourquoi m'avoir laissé si longtemps croire à votre mort?

LIONE. Je vais vous le dire; j'avais découvert que vous étiez la maîtresse du prince Ercole.

GINA. Monsieur!

LIONE. Il n'y a pas à nier. J'avais et j'ai encore les preuves de votre faute.

GINA. Eh bien! cette faute expiée, j'ose le dire, par un an de larmes et vingt ans de vertu, n'est-ce pas vous qui me l'avez fait commettre?

LIONE. Moi?

GINA. Oui, vous qui, après deux mois de mariage, êtes aller chercher dans la licence des camps un aliment à toutes vos passions; et, sans pitié et sans remords, m'avez, toute jeune et pauvre, à la fois orpheline, veuve et mère, livrée à toutes les nécessités, à tous les hasards, à tous les périls de la vie. Or, quel est le plus coupable, je vous le demande, du voyageur qui se perd dans un désert, ou du guide qui l'y abandonne, après s'être chargé de l'y conduire?

LIONE. J'avais le droit de vous tuer. Mais c'eût été là une vengeance vulgaire et stérile. J'aimai mieux vous laisser vivre et bâtir sur votre vie un projet étrange et immense. Je savais que vous aviez un fils du prince, votre amant. Je résolus de faire de lui le dernier représentant de sa race, en tuant les uns après les autres tous les Bentivoglio.

GINA. C'est horrible!

LIONE. J'ai commencé, il y a vingt ans, par Ercole...

GINA. Hélas!

LIONE. J'ai fini, hier, par Annibale.

GINA. Laissez-moi; vous êtes un abominable assassin!

LIONE. Restez, madame, et écoutez-moi bien. Les députés de Bologne vont venir dans quelques instants vous demander Giovanni Bentivoglio. Vous leur présenterez Micaël.

GINA. Votre fils!

LIONE. Oui, madame; vous voyez maintenant la portée de mon projet. Il contenait, à la fois, une vengeance et une réparation. Après avoir frappé dans son passé la famille qui m'a outragé, je la dépouille dans son avenir. Cette place où ils avaient semé ma honte, arrosée par moi de leur sang, voit aujourd'hui germer ma grandeur. Entre les Bentivoglio et moi, tout est dit maintenant: ils m'ont pris mon lit, je leur prends leur trône, nous sommes quittes.

GINA. Vous ne me connaissez pas, monsieur; sans cela, vous ne vous seriez pas imaginé, un instant, que je deviendrais votre complice, en prêtant les mains à votre indigne stratagème.

LIONE. Qu'est-ce à dire? Micaël n'est-il pas votre fils, aussi bien que Galéas, et vous est-il moins cher?

GINA. Dieu m'est témoin que j'ai toujours fait à mes enfants deux parts égales de mon cœur.

LIONE. Eh bien, alors, que vous importe de dire Micaël au lieu de Galéas?

GINA. Il m'importe, à moi, de dire la vérité et d'accomplir la justice. C'est Galéas qui est l'héritier naturel des Bentivoglio, c'est lui qui aura leur héritage.

LIONE. Et moi, je vous dis, madame, que

c'est Micaël. Je le veux, et je vous forcerai bien à servir ma volonté.

GINA. Perdez-en l'espoir, monsieur ; je mourrai plutôt que de consentir à cet odieux mensonge.

LIONE. Vous mourrez, en effet, si vous me résistez. Mais puisque la mort ne vous effraye pas suffisamment, nous y ajouterons quelque chose... la honte.

GINA. La honte !

LIONE. Oui, madame, et la plus épouvantable. Au milieu de ses désordres de toute sorte, l'Italie a gardé le respect de la foi conjugale. L'honneur de la famille est un autel sur lequel personne, en ce pays, n'a encore osé porter les mains. Il y a une loi, bien ancienne déjà, et toute jeune cependant, qui condamne les adultères à la décapitation publique. C'est le prince lui-même qui est chargé, dans ces sortes d'affaires, de prononcer le jugement et de veiller à l'exécution. Pas un prince en Italie, qui puisse, sous peine de déchéance, manquer à ce solennel et terrible mandat qu'on lui a confié, comme un palladium des mœurs publiques. La preuve en est que Nicolo, troisième du nom, marquis de Ferrare, a lui-même, il n'y a pas longtemps, jugé, condamné, fait exécuter sous ses yeux. Ugo, son propre fils, né d'un premier lit, et Parisina Malatesta, sa propre femme, convaincus d'adultère. Galéas, s'il devient prince, devra subir toutes les charges, accomplir tous les devoirs de la souveraineté. Il sera forcé d'imiter ce terrible exemple donné par le marquis de Ferrare ; et, quand je vous aurai accusée, quand je vous aurai convaincue d'adultère, l'un de vos fils vous punira par la hache de lui avoir donné un père illégitime, tandis que l'autre vous punira par le mépris de lui avoir donné un frère bâtard. Eh bien, qu'en dites-vous?

GINA. La mort, le mépris, l'enfer, je brave tout, j'accepte tout pour mon fils. Faites de moi ce que vous voudrez, monsieur ; Galéas sera prince.

LIONE. Assez de paroles. Vous allez, tout à l'heure, désigner Micaël comme le descendant et le successeur des Bentivoglio, ou tout à l'heure, sous vos yeux, je vais tuer Galéas.

GINA. Tuer Galéas?...

LIONE. Comme j'ai tué son oncle, comme j'ai tué son père. Ne cherchez pas à m'attendrir, c'est une idée fixe dans une volonté inébranlable. Je vais vous envoyer vos deux enfants qui attendent ici près mes ordres. Préparez l'un à régner, ou l'autre à mourir. Je vous donne un quart d'heure.

Il sort.

SCÈNE IV.

GINA, BARTOLOMÉO.

GINA. Bartoloméo ! Bartoloméo !

BARTOLOMÉO, *accourant.* Me voilà, madame. Qu'y a-t-il?

GINA. Dis-moi, Bartoloméo, crois-tu que les ouvriers de la fabrique me soient dévoués?

BARTOLOMÉO. Corps et âme, madame ; vous êtes pour nous tous la meilleure des maîtresses, une véritable mère. Tous se jetteraient pour vous dans le feu, moi en tête.

GINA. Merci, mon bon serviteur, merci, mon brave ami. Eh bien, il vous faut tous quitter l'ouvrage à l'instant et vous armer le mieux possible.

BARTOLOMÉO. Et ensuite, madame?

GINA. Vous viendrez vous ranger autour de Galéas. Va vite, vite, il n'y a pas un instant à perdre.

BARTOLOMÉO. J'y cours, nous y courons tous, madame !

Il sort.

SCÈNE V.

GINA, *seule.*

S'il faut se battre, on se battra....... Ah ! ils ne savent pas que la faiblesse de la femme cache le courage de la mère ; ils s'en apercevront tout à l'heure ; oui, je me ferai tuer en défendant Galéas, et lui, quoi qu'il arrive, digne de son destin, il vivra ou mourra en prince....... mais Micaël !..... ne deviendra-t-il pas l'ennemi en même temps que le sujet de son frère..... attisée par l'ambition, cette envie qui couve ne va-t-elle pas éclater en haine? Mon Dieu ! frappez la mère, mais épargnez les enfants..... Les voilà. Moment suprême et terrible ! il faut parler.

SCÈNE VI.

GINA, MICAEL, GALÉAS.

GINA. Venez, mes enfants, venez ; les circonstances sont pressantes, écoutez-moi. Si par hasard, sous le coup d'un danger immense, bravé pour vous.....

GALÉAS. Que dites-vous, ma mère?

GINA. Laisse-moi achever. C'est une supposition gratuite. Si en face de la mort, d'une mort terrible et ignominieuse, acceptée pour vous, mes enfants, je vous demandais pour récompense de mon sacrifice, une légère et

unique faveur, dites, mes enfants, me la refuseriez-vous?

GALÉAS. Ma mère, pourquoi ces paroles sinistres? ne savez-vous pas que nous vous appartenons tout entier? Parlez, ma mère, demandez-moi ma vie, mais ne me laissez pas trembler pour la vôtre.

GINA. Et toi, Micaël?

MICAEL. J'attends vos ordres, ma mère; que désirez-vous?

GINA. J'ai un grand secret à vous revéler.

MICAEL. Un secret!

GINA. Mais il faut auparavant que vous me promettiez, que vous me juriez de rester unis à jamais, quoi qu'il arrive, oui, quoi qu'il puisse tomber d'imprévu et d'étrange dans votre destinée à l'un ou à l'autre.

GALÉAS. A quoi bon des promesses, à quoi bon des serments? ne sommes-nous pas frères?

GINA. Et toi, Micaël?

MICAEL. Si vous le voulez, je jurerai de rester pour Galéas ce que j'ai toujours été.

GINA. Comment dois-je interpréter tes paroles?

GALÉAS. Elles ne peuvent signifier qu'une chose, ma mère, c'est que Micaël sera toujours pour moi ce que je serai toujours pour lui, le plus sincère et le plus dévoué des amis. N'est-il pas vrai?

MICAEL. Ce secret, ma mère, ce secret?

GINA. Eh bien, l'un de vous va être proclamé prince de Bologne.

MICAEL. Prince de Bologne!

GINA. L'un de vous est le fils de monseigneur Ercole Bentivoglio.

MICAEL. Lequel?

GALÉAS. Ah! ce n'est pas moi, ma mère, n'est-ce pas?

GINA. Que dis-tu?

GALÉAS. Le fils du prince Bentivoglio n'est pas, ne peut pas être le vôtre.

GINA, *avec hésitation*. Non... non...

GALÉAS. Eh bien, je ne veux pas perdre ma mère. Ah! ne me dites plus rien, ne nous dites rien. Gardez vos deux enfants, laissez-nous notre mère à tous deux... n'est-ce pas, Micaël?

MICAEL. J'applaudis à la piété filiale de Galéas, mais je ne saurais partager son opinion. Il faut que chacun suive son chemin et accomplisse sa destinée; que le sort me soit propice ou contraire, je suis également prêt à accepter ses faveurs ou à vaincre ses résistances. Mon courage est à la hauteur de tous les dangers: pourquoi mon ambition ne serait-elle pas au niveau de toutes les grandeurs? Soldat ou prince, je porterai le sceptre aussi hardiment que l'épée. Pas d'hésitation donc, et que chacun de nous sache s'il est tout ou rien.

GINA. Ce que désire ton frère, Galéas, ne le désires-tu pas aussi?

GALÉAS. Non, ma mère.

GINA. Ainsi tu verrais sans envie ton frère monter au rang suprême, et tu ne tournerais pas un œil de regret vers cet éclatant avenir qui se serait éloigné de toi pour jamais?

GALÉAS. Mon cœur n'aspire qu'au repos, mes regards ne cherchent que l'ombre. Fuir Bologne au plus tôt et pour toujours, ma mère, voilà ce que je désire.

GINA. Hier pourtant tu rêvais la richesse et la puissance, hier tu étais ambitieux aussi.

GALÉAS. Hier, j'étais insensé! hier, je cherchais l'amour loin de vous! hier, je quittais le bonheur pour son ombre; mais aujourd'hui je reviens à vous, puni de ma folie, désabusé de mon erreur, repentant et désolé, n'aimant plus que vous, ne croyant, n'espérant plus qu'en vous. Ah! ne me manquez pas, ou tout me manquerait avec vous. S'il faut que vous choisissiez entre nous, s'il faut que vous sépariez nos destinées fraternelles, donnez à chacun de nous ce qu'il désire, ce qu'il demande, à Micaël la grandeur, à moi l'affection... Tiens, partageons, frère; prends le trône, laisse-moi ma mère.

MICAEL. Point de marché entre nous, point de faveur ni pour l'un ni pour l'autre; à chacun son droit, rien de plus. Parlez, madame.

GALÉAS. Puisqu'il le veut, parlez donc, ma mère.

GINA. Eh bien!...

SCÈNE VII.

LES MÊMES, LIONE.

LIONE, *bas à Gina*. Qu'avez-vous décidé, Madame?

GINA, *de même*. Je vous obéirai, monsieur. Mais vous me promettez de ne jamais attenter à la vie de Galéas?

LIONE, *de même*. Je respecterai les jours de votre fils, tant que vous garderez le secret du mien.

GINA, *de même*. Je crois à votre parole, parce que je sais comment vous punir, si vous y manquiez.

LIONE, *de même*. Nous nous entendons à merveille. Voici la députation.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, LE COMTE, ANDRÉA, DÉPUTÉS CONDOTTIERI.

UN DÉPUTÉ. Madame, nous savons que l'un des deux jeunes gens que vous avez élevés

comme vos fils, et qui passent pour tels, ne l'est véritablement pas... mais qu'il est le fils du prince Ercole Bentivoglio.

MICAEL, *à part.* Enfin, elle va parler.

GALÉAS. Je tremble.

ANDRÉA, *à part.* Lequel, mon Dieu?

LE DÉPUTÉ. Veuillez nous dire lequel est votre fils, et lequel est le fils du prince Ercole Bentivoglio.

LIONE, *bas à Gina.* La mort pour lui, si vous n'obéissez pas.

GINA, *après un moment d'hésitation, montrant Micaël.* Voici le fils du prince.

MICAEL. Moi!

ANDRÉA. Lui!

LIONE, *bas à Gina.* A la bonne heure!

GINA, *montrant Galéas.* Et voilà le mien.

GALÉAS, *se jetant dans ses bras.* Merci, ma mère!

LE DÉPUTÉ. Sur l'évangile et sur l'honneur, vous le jurez?

GINA. Par tout ce qu'il y a de plus sacré au monde, je jure que celui-ci (*montrant Galéas*) est bien véritablement mon fils!

MICAEL. Je suis prince!

GALEAS. J'ai conservé une mère, Micaël, tu n'as gagné qu'une couronne, je suis le plus favorisé. Pardonne-moi mon bonheur, comme je te félicite de ta fortune.

MICAEL. Prince! Et nous ne sommes plus frères!

GINA, *regardant Galéas, à part.* Noble cœur! — Pauvre Bologne! pourquoi n'ai-je pu dire la vérité? — (*Bas à Galéas.*) Je vais tout préparer pour notre départ.

GALÉAS, *bas aussi.* Hâtez-vous, ma mère, hâtez-vous.

Gina sort à gauche.

SCÈNE IX.

LES MÊMES, *moins* GINA.

LE DÉPUTÉ. Monseigneur, la ville libre de Bologne, de sa propre volonté, vous nomme son gouverneur souverain, et remet entre vos mains tous les droits et toutes les prérogatives du pouvoir. Jurez-vous de veiller au salut de l'état, à l'exercice des lois et au maintien de nos priviléges?

MICAEL. Je le jure.

LE DÉPUTÉ. Alors nous, les députés de la noblesse et des corporations, nous vous jurons obéissance et fidélité.

LIONE, *bas à Micaël, dont le Comte s'est approché.* Monseigneur, c'est le comte de Poppi qui vous a fait ce que vous êtes. J'ai promis au comte qu'en récompense de ce service, vous épouseriez sa fille.

MICAEL. Andréa?

LE COMTE. Oui, monseigneur.

MICAEL. Monsieur le comte, je tiendrai la parole que vous a donnée le commandant de mes gardes.

LIONE. Merci, monseigneur.

LE COMTE. C'est bien. Andréa, donnez la main au prince votre fiancé.

ANDREA. Auparavant, mon père, je désire.... je veux dire deux mots à maître Galéas, — à lui seul. (*Le Comte fait un signe d'assentiment, et se retire avec Micaël et Lione.*) Galéas, j'ai juré devant Dieu de n'avoir pas d'autre époux que vous. Tant que vous ne m'aurez pas relevé de mon serment, je mourrai plutôt que d'y manquer.

GALÉAS. Vous êtes libre.

ANDRÉA. Galéas, je suis innocente.

GALÉAS. Qui était dans votre chambre?

ANDRÉA. Je ne puis vous le dire.

GALÉAS. Alors... adieu pour jamais!

ANDRÉA. Vous regretterez cette parole.... Mon père, je suis prête à vous obéir.

MICAEL, *lui tendant la main.* Enfin!

ANDRÉA, *bas, lui donnant la sienne.* Je vous donne la main, pas le cœur.

MICAEL, *bas aussi.* Le cœur suivra.

GALÉAS, *bas.* Micaël, n'épouse pas cette femme. Elle est la maîtresse d'un autre.

MICAEL, *de même.* Maître Galéas, gardez vos conseils pour qui vous les demandera, et ne répétez jamais à personne ce que vous avez osé me dire.

GALÉAS. Tu es devenu prince bien vite.

LIONE. Vivent le prince et la princesse Bentivoglio!

VOIX NOMBREUSES. Vivent le prince et la princesse Bentivoglio!

Tout le monde sort, excepté Galéas.

SCENE X.

GALÉAS, *puis* DONATA.

GALÉAS, *seul.* Est-ce que tout cela n'est pas un rêve?

DONATA, *au dehors.* Micaël! Micaël!

GALÉAS. Quelle est cette voix?

DONATA, *au dehors.* Où es-tu, Micaël?... viens à mon secours!

GALÉAS. Une femme qui demande secours! (*Il court à la porte de droite, et cherche inutilement à l'ouvrir.*) Cette porte est fermée de ce côté.

DONATA, *au dehors.* Et de l'autre aussi.

GALÉAS. Attendez. Je vais la forcer. (*Il force la porte avec son poignard.*) Donata!

DONATA, *entrant.* Galéas!... où suis-je donc?

GALÉAS. Chez ma mère.
DONATA. Où est Micaël?
GALÉAS. A Bologne.
DONATA. Pourquoi m'a-t-il laissée ici?
GALÉAS. C'est donc lui qui vous amenée?
DONATA. Oui.
GALÉAS. Pourquoi?
DONATA. Je l'igoore. Il faut que je le rejoigne sans délai.
GALÉAS. Impossible en ce moment.
DONATA. Pourquoi?
GALÉAS. Ah! depuis une heure il s'est passé d'étranges choses. Micaël est prince.
DONATA. Prince!
GALÉAS. Et gouverneur de Bologne. En ce moment il est au palais, entouré de toute sa cour, et s'occupant de son mariage.
DONATA, *pâlissant*. De son mariage! Il va se marier?
GALÉAS, *avec amertume*. Oui.
DONATA. Se marier! Mais je serai donc perdue, moi?
GALÉAS. Perdue?
DONATA. Il m'avait promis de m'épouser. Il ne peut pas m'abandooner. Si je le croyais! Qui dites-vous qu'il doit épouser?
GALÉAS. Madame Andréa.
DONATA. Madame Andréa, ma maîtresse?
GALÉAS. Oui.
DONATA, *cherchant sa chaîne*. Madame Andréa! La clef? où est la clef?
GALÉAS. Quelle clef?
DONATA. La clef du balcon!
GALÉAS. La clef du balcon!
DONATA. Je ne l'ai plus! Ah! je comprends tout maintenant. C'est pour cela qu'il m'a amenée ici, qu'il m'a endormie... Il aimait madame; il voulait l'épouser; il aura, pendant la nuit, pénétré chez elle.
GALÉAS. C'était dooc lui! c'était lui!
DONATA. Que dites-vous?
GALÉAS. Je dis que nons avons été tous deox trahis d'une manière infâme...
DONATA. Il vous a ontragé aussi?
GALEAS. S'il m'a outragé!... J'aimais Andréa; et, à caose de lui, j'ai soupçonné, accusé, insulté cette noble femme, cet ange de bonté. Ah! je conçois maintenant sa résistance, sa terreur, ses larmes, ma folie, tout. Ah! le misérable! Heurensement il n'est plus mon frère.
DONATA. Vous vous vengerez donc?
GALEAS. J'y cours. Que Micaël paye à la fois votre bonte et moo malheur.
DONATA. Venez donc, et associons nos vengeances.
GALÉAS. A Bologne!...
DONATA. A Bologne!...

ACTE CINQUIÈME.

Le décor du troisième acte.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE COMTE, ANDRÉA, *en toilette de mariée.*

Le Comte entre donnant la main à Andréa, pendant qu'au dehors on exécute une sérénade. Des domestiques suivent en costume d'apparat.

LE COMTE, *donnant de l'argent aux Domestiques*. Je veux qne tout le monde se réjouisse de mon bonheur. Voilà cent seqnins d'or pour vous. En voilà vingt pour les musiciens. Dites-leur que pour chaqne sérénade ils en auront autant. (*Les Domestiques sortent.*) Allons! Andréa, ma fille bien aimée, secouez cette morne tristesse. La fortune nous soorit. Vous voilà priocesse souveraine, comme votre sœur aîoée, et peut-être moi-même, grâce à la puissance de mon gendre, remonterai-je un jour au rang de mes ancêtres.
ANDRÉA. Mon père, malgré les raisons que j'avais de haïr et de mépriser cet homme, vous avez voulu ce mariage, je vous ai obéi, ne me demandez rien de plus.
LE COMTE. Ce que vous avez fait, tout vous ordonnait de le faire, le soin de votre hooneur aussi bien que l'intérêt de notre avenir. On vous compromet hier; aujourd'hui l'on vous épouse... Et eocore l'outrage fait par un artisan est réparé par un prince. Félicitez-vous donc au lieu de vous plaindre. Vous avez la richesse, l'éclat, la puissance : que pourriez-vous désirer, que pourriez-vous regretter encore?
ANDRÉA. Le bonheur.
LE COMTE. Folles imaginations de jeune fille qui s'évanouiront bien vite à l'aspect d'un trône!... Votre époux viendra vous chercher dans une heure pour vous conduire à son palais. Je vais tout préparer pour le recevoir dignement.

SCÈNE II.

ANDRÉA, *seule.*

Fausse joie qui contraste avec ma douleur!.... O Galéas! toi seul pouvais m'en-

courager, me soutenir dans la lutte : tu m'as abandonnée, je succombe à ma destinée. Mais moi, je n'abandonne pas ton souvenir; je te serai fidèle, malgré toi-même, et, n'ayant pu vivre heureuse par toi, je mourrai digne de toi. Peut-être ma mort te fera-t-elle croire à mon innocence, et tu viendras arroser de tes larmes la tombe où m'aura poussée ta défiance.

SCÈNE III.

AMDRÉA, GALÉAS,

GALÉAS, *vivement*. Andréa!...

ANDRÉA. Vous ici!

GALÉAS, *se jetant à ses genoux*. Oui, moi qui viens à vos pieds vous demander un pardon que je ne mérite pas, mais...

ANDRÉA. Me demander pardon! il me croit donc innocente maintenant!

GALÉAS. Je sais tout. Pardonnez-moi, Andréa, ange du ciel! je ne pouvais deviner ni sa trahison, ni votre dévouement, ni tant d'infamie, ni tant de générosité. Oh! pardonnez-moi ma faiblesse et ma folie; si je vous ai insultée c'est que je vous aimais trop... je t'aime tant! si tu savais!...

ANDRÉA. Taisez-vous!

GALÉAS. Pardonne à mon repentir, pardonne à mes larmes. Dis, me pardonnes-tu?

ANDRÉA. De toute mon âme.

GALÉAS. Oh! merci!... mille fois merci! tu me rends la vie, tu me rends le bonheur.

ANDRÉA. Le bonheur!

GALÉAS. Oui, j'y crois aujourd'hui, comme j'y croyais hier. L'amour donne tant d'espérance!

ANDRÉA. Hélas! il n'est plus d'espérance pour nous.

GALÉAS. Ne m'aimes-tu donc plus?...

ANDRÉA. Quand je vous le disais hier, c'était peut-être une faute... aujourd'hui, ce serait un crime.

GALÉAS. Comment?

ANDRÉA. Je suis mariée.

GALÉAS. Mariée!

ANDRÉA. Mon père ne m'a pas accordé une heure, pas un moment. En arrivant à Bologne, on m'a fait entrer dans une église. Le prêtre nous attendait... les témoins nous suivaient... Pas de résistance, pas de retard possible.

GALÉAS. Vous avez dit : Oui!

ANDRÉA. Il le fallait sous peine de malédiction!... Et pour qui lutter?... ne veniez-vous pas de briser vous-même tous les liens qui nous attachaient l'un à l'autre? n'aviez-vous pas prononcé cette terrible et suprême parole : Adieu pour jamais!

GALÉAS. Ah! malheureux! malheureux que je suis!

ANDRÉA, *sanglotant*. Je te le disais bien, Galéas, que tu la regretterais.

GALÉAS, *absorbé*. Mariée!...

ANDRÉA. Oui, ce mot funeste me rappelle que je n'ai plus le droit ni de vous parler ni de vous entendre. Il faut nous quitter, Galéas; il pourrait nous trouver ensemble.

GALÉAS. Qui?

ANDRÉA. Lui... mon mari... il va venir.

GALÉAS. Il va venir?

ANDRÉA. Bientôt; et je ne voudrais pas... Oh! la terrible et suprême parole! pourquoi me l'avez-vous apprise?... Adieu! adieu pour jamais!...

Elle sort précipitamment à droite.

GALÉAS. Ah! il va venir!

SCÈNE IV.

GALÉAS, MICAEL.

GALÉAS. Dieu soit loué! le voilà!

MICAEL. Galéas, que faites-vous ici?

GALÉAS. Je t'attendais!

MICAEL. Que me voulez-vous?

GALÉAS. Ce que je te veux? Ta vie.

MICAEL. Allons, trêve de folie et d'insolence, mon maître; taisez-vous, s'il vous plaît, et rangez-vous.

Il va vers la chambre d'Andréa.

GALÉAS, *lui barrant le passage*. Non, je t'assure que tu n'entreras pas là et que tu ne sortiras pas d'ici.

MICAEL. Vous oubliez qui nous sommes tous les deux. Vous n'êtes plus mon égal, mais mon sujet. Je ne suis plus votre frère, mais votre maître.

GALÉAS. Laisse là ces rodomontades, prince d'une demi-heure. Il n'y a ici ni sujet ni maître. Il y a deux hommes, dont l'un est infâme, l'autre implacable. Ecoute, je ne sais quel démon habite ton cœur, mais tu as commis une action tellement odieuse qu'un autre n'eût pu seulement l'imaginer. Tu as voulu enlever à ton frère, je l'étais alors, ce qu'il avait de plus cher au monde, lui flétrir ce qu'il avait de plus sacré. Tu savais bien que j'aimais Andréa, et toi, l'amant de Donata, tu as voulu déshonorer Andréa. Quand j'ai appris cela, je suis devenu fou de rage, et je suis parti pour te tuer. Mais en route, je me suis souvenu de notre enfance, de nos jeux, de notre longue affection, de la mienne du moins, de ma mère qui nous avait également aimés, et je t'ai pardonné ce crime que tu n'avais pas

réussi à commettre. Mais à présent ce crime, le hasard, devenu ton complice, te l'a fait consommer. Tu as épousé Andréa, il faut que je te tue. Ce n'est plus maintenant une vengeance, c'est une nécessité. L'épée à la main donc, et voyons si, assez hardi pour outrager une femme, tu le seras assez pour combattre un homme.

MICAEL. Soit! je ne veux pas te laisser croire que tu m'as fait peur. Peur de toi! mais fussé-je le plus lâche des hommes, ma haine me donnerait du courage contre toi. Dieu merci! le voilà qui te brûle aussi ce feu dévorant de la haine, et je ris en te voyant gagné de ma frénésie. Oui! je t'ai pris ta maîtresse, j'aurais voulu te prendre ma couronne, et je te remercie de m'apporter ta vie à prendre.

GALÉAS. Tes paroles m'absolvent d'avance de ta mort. Viens mourir!...

Il met l'épée à la main.

MICAEL, *tirant la sienne.* Meurs toi-même, et meurs malheureux.

Ils fondent avec fureur l'un sur l'autre.

SCÈNE V.

LES MÊMES, GINA.

GINA, *se jetant au milieu des épées et les saisissant à pleine main.* Arrêtez!

GALÉAS. Laissez-nous, ma mère!

MICAEL. Laissez-nous, madame!

GINA. Que je vous laisse vous égorger! Dieu du ciel!

MICAEL. C'est pour lui, madame, c'est pour votre fils bien aimé que je vous le conseille. Vous ne l'arracheriez à ma colère que pour le précipiter sous ma justice. Si je ne puis frapper mon ennemi, ce sera le bourreau qui me débarrassera d'un sujet rebelle. Ayez donc pitié de lui, et laissez-le mourir maintenant si vous l'aimez; mon épée le sauvera de la hache.

GINA. Ne parle pas de justice et de bourreau, Micaël. Dieu ne laisse pas longtemps prospérer les impiétés, et c'est toi maintenant qui es le rebelle.

MICAEL. Moi?

GINA. Oui, car voilà le prince.

Elle montre Galéas.

MICAEL. Lui!...

GINA. J'ai été forcée de substituer le fils du condottiere à celui du prince. Bentivoglio fut son père; le tien, c'est Forte-Spada, qui ne s'appelle pas même pas Forte-Spada, qui s'appelle dà Cascèse. Maintenant que chacun de vous reprenne son nom et sa place. A cette heure, justice est faite. Le mensonge t'avait élevé, la vérité t'a abattu. Si tu ne respectes pas autre chose, cède du moins à la force; résigne-toi à un destin inévitable, et demande grâce à celui que tu menaçais tout à l'heure.

MICAEL. S'il en est ainsi, je ne lui demande pas autre chose que d'oublier un instant sa dignité comme j'oubliais la mienne, et de m'accorder l'égalité de la haine.

GALÉAS. Oh! cette faveur-là, c'est de grand cœur que je te l'accorde. Retirez-vous, ma mère.

GINA. Je te dis, Galéas, que je ne veux pas de ce combat.

GALÉAS. Il est nécessaire. Je puis tout pardonner à cet homme, une chose exceptée. Prince ou marchand, il n'en est pas moins le mari d'Andréa, et je veux Andréa. Je n'ai pu, à cause de lui, l'avoir libre; maintenant il me la faut veuve. Allons!

MICAEL. Allons!

GINA. Eh bien, vous ne vous battrez que sur le cadavre de votre mère.

MICAEL. De la sienne.

GINA. De la vôtre à tous deux.

GALÉAS. A tous deux?

GINA. Oui... puisqu'il faut tout vous dire, cruels enfants, puisque je ne puis vous sauver que par ma honte, je suis votre mère. Ecrasez-moi, méprisez-moi, si vous voulez; mais vous ne vous battez pas. Des frères ne se battent pas.

GALÉAS. Pardon! ma mère, pardon de cet aveu auquel je vous ai forcée. Oh! que faire pour expier mes blasphèmes et ma démence? Dites-moi: que puis-je faire?

GINA. Sauve ton frère. Donata a parlé, et elle est morte.

MICAEL, *laissant tomber son épée.* Morte!

GINA. Son père l'a tuée. Vingt poignards cherchent Micaël, il faut le faire sortir de l'hôtel qui est cerné, de la ville où il n'y a plus de sûreté pour lui.

MICAEL. Ma souveraineté perdue! Galéas triomphant! Donata morte et les poignards tirés! Tout à la fois!

GINA. Par tout l'amour que je t'ai montré, Galéas, guide-le, protége-le, sauve-le.

GALÉAS. Et Andréa, ma mère, Andréa sera donc perdue pour moi?

GINA. Grâce pour lui! Grâce pour moi!

GALÉAS. Eh bien! oui, tout pour vous, même mon bonheur. O Andréa! (*Il essuie une larme.*) Viens, mon frère.

MICAEL. Moi te devoir mon salut! Non. Je ne veux rien de toi. Je ne veux rien de vous. Plutôt mille morts que la vie à ce prix! Il ne me reste plus rien que ma haine, et je veux la garder jusqu'au delà du tombeau. Ce nom de fils, ce nom de frère m'empêchent de frapper, hélas! mais ils ne m'empêcheront pas de maudire; je vous maudis. Voilà mon adieu!

Il sort.

GINA. Sa tête se perd ; Galéas, sauve-le des autres et de lui-même.

GALÉAS. Soyez tranquille. Je le couvrirai de mon autorité, et, s'il le faut, de mon corps.

SCÈNE VI.

GINA, *puis* LIONE.

GINA, *tombant à genoux*. Mon Dieu ! tu les as déjà sauvés l'un de l'autre ; sauve maintenant l'un par l'autre. Pardonne à Micaël, comme je lui ai pardonné ; c'est ton enfant aussi, mon Dieu.

LIONE, *entrant*. Il n'est plus ici !

GINA. Que voulez-vous?

LIONE. Où est Galéas ?

GINA. Pour le tuer, n'est-ce pas? Il est trop tard. Il vous a échappé.

LIONE, *allant vers la porte par où sont sortis les deux frères*. Il ne peut être loin. Je le rejoindrai.

GINA, Vous resterez ici. (*Elle ferme à clef la porte vers laquelle se dirigeait Lione, court à celle par laquelle il est entré, la ferme également, et jette les clefs par la fenêtre.*) Vous êtes mon prisonnier, cette porte (*elle montre celle par où est sortie Andréa*) mène à l'appartement de madame Andréa et n'a pas d'issue. Je vous tiens !...

LIONE. Qu'est-ce à dire ?

GINA. Ah ! ceci vous étonne, vous vous étiez figuré peut-être que je vous laisserais dépouiller et assassiner mon fils sans le défendre. Il est temps de vous détromper. J'ai tout révélé, la naissance de Galéas, ma faute et vos crimes. Notre destinée à tous trois est fixée maintenant : à lui la gloire, à moi la pénitence, à vous l'opprobre ! Nous irons chacun où la justice de Dieu et des hommes nous appelle : lui au trône, moi au couvent, vous à l'échafaud.

LIONE. Vous vous faites illusion ; rien n'est encore perdu pour moi, rien n'est gagné pour vous. Mon fils est marié à madame Andréa, vous le savez, et le comte le soutiendrait de toute son influence, si votre fils à vous mourait.

GINA. Mais il ne peut mourir maintenant.

LIONE. Pourquoi donc ? croyez-vous que je n'aie à ma disposition d'autre épée que la mienne ? Et vous imaginez-vous que je sois homme à ne rien prévoir? Je prévois tout au contraire. J'ai prévu qu'un accident pourrait me retenir ici ou ailleurs. Tous mes condottieri, répandus dans les rues voisines, attendent, guettent, cherchent votre Galéas pour le tuer.

GINA. Mon Dieu !

LIONE. Je vous avais promis le repos parce que vous m'aviez promis le silence. Vous avez parlé... j'ai agi.

GINA. Mais non ! j'ai tort de m'alarmer. Il reviendra ici sain et sauf. Vos condottieri ne peuvent le tuer. Ils ne le connaissent pas.

LIONE. J'ai encore prévu cela ! je leur ai dépeint à tous la figure, la taille, jusqu'aux vêtements de Galéas. C'est un signalement en règle. Rapportez-vous-en à moi.

GINA. Je cours l'avertir.

LIONE. Vous oubliez que vous nous avez enfermés.

GINA. C'est vrai.

LIONE. Vous êtes prisonnière comme moi. Prenez donc exemple sur moi, et attendez avec calme l'issue des événements.

GINA. Galéas ! Micaël ! menacés tour à tour ou ensemble... Mon Dieu ! ôtez-moi la raison... je souffre trop... Je n'entends rien... Il échappera... ils échapperont tous les deux.

On entend un cri terrible.

GALÉAS, *dans la cour*. Misérables assassins !

GINA. Ah !...

Elle tombe à genoux.

LIONE. C'est la voix de Galéas, vous l'avez reconnue. Je triomphe enfin, et je triomphe à la fois dans mon ambition et dans ma vengeance.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, ANDRÉA

ANDRÉA, *entrant*. Quel est ce cri terrible que j'ai entendu ?

GINA. C'est Galéas qu'on assassine.

ANDRÉA. Galéas qu'on assassine ?

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, GALÉAS, BARTOLOMÉO, OUVRIERS ET SOLDATS.

GINA, ANDRÉA, LIONE, *voyant entrer Galéas*. Vivant !

Andréa et Gina l'entourent de leurs bras.

LIONE. Qui a donc poussé ce cri?

GALÉAS. Moi, en voyant assassiner mon frère.

GINA. Ah ! mon pauvre enfant !

LIONE. Assassiné, dites-vous? Par qui ?

GALÉAS. Par vos soldats. Ils l'ont pris pour moi. Je l'avais, pour le sauver, couvert de mon manteau.

LIONE. Justice de Dieu !

76470

FIN.

Paris. — Imprimerie DONDEY DUPRÉ, rue Saint-Louis, 46, au Marais.